Une question de justice

Après les violences sexuelles dans l'Église, parcours de reconnaissance et de réparation

inirr

“

**Et par le pouvoir d’un mot
Je recommence ma vie…**

Paul Éluard, *Liberté* (1942)

L'**inirr** est notre maison commune. Nous l'avons construite, fait vivre, inscrite dans un présent dégagé du passé et porteur d'avenir. Appelés par l'urgence, la honte et la souffrance nous n'avons pas détourné le regard. Avec toutes celles et tous ceux qui ont été frappés, marqués durement, longuement par des violences sexuelles dans l'Église, son silence et son aveuglement, avec ces personnes victimes, leurs entourages et avec celles et ceux qui ont mobilisé leurs forces et leur professionnalisme de l'écoute délicate, nous avons entendu, évalué, soutenu. Des personnes victimes certes, seules ou rassemblées en collectifs, mais avant tout des personnes debout, vivantes.

Après la publication des travaux de la Ciase, le 5 octobre 2021, les évêques de France ont voulu faire face. La réponse a été la création de l'**inirr** dont l'affirmation d'indépendance a été l'un des premiers combats.

Aujourd'hui, nous avons rassemblé les paroles de 2000 personnes de tous âges, toutes origines qui, enfant, ont subi des violences sexuelles dans l'Église et se sont adressées à nous. Leurs mots, leurs récits racontent comment elles ont trouvé un autre élan pour poursuivre une existence personnelle, familiale et professionnelle plus apaisée. Elles, ils, ont eu la force de s'engager dans ce parcours qui remet en scène le fracas et les fracassements des faits ; elles ont choisi de supporter de les retraverser, tout aussi brûlants et honteux, afin de basculer vers une parole juste. Ces mots-là, issus de tant d'errances et de craintes, explosent dans ces pages. Ils émeuvent et donnent espoir ; surtout, ils montrent que, loin de la pensée magique ou de procédures standardisées, des femmes et des hommes – victimes – savent reprendre la main sur leur vie, retrouver le pouvoir d'agir et retisser des liens d'humanité.

La brutalité du monde nous expose, hélas, aux violences renouvelées et multiformes. Ces cinq années – trop brèves – d'activité, montrent que par sa rigueur intellectuelle et sa sensibilité, l'**inirr** a installé une voie d'approche bien inscrite dans la paroi de l'oubli et du mépris. L'**inirr** est la maison commune des personnes victimes et de celles et ceux qui les entourent, les accompagnent au nom du devoir de justice et de réparation qui passe par la reconnaissance et la vérité.

Que ce chemin d'apaisement se poursuive durablement pour chacun, chacune.

Marie Derain de Vaucresson,
présidente fondatrice de l'**inirr**

REMERCIEMENTS

Ce recueil n'aurait pas vu le jour sans la confiance des personnes victimes qui ont accepté de partager une part de leur histoire. En tant que présidente de l'**inirr**, je leur adresse ma profonde gratitude. Leurs témoignages sont précieux. Ils contribuent à mieux faire comprendre les conséquences des violences sexuelles, mais aussi les chemins de reconnaissance, de réparation et de reconstruction qui peuvent s'ouvrir.

Je remercie chaleureusement Bruno Klein, dont les œuvres accompagnent ces pages avec sensibilité, ainsi que Guillemette Mounier, qui a assuré la coordination bénévole de ce recueil avec engagement et exigence, pendant de nombreux mois. Ma reconnaissance va également à Ahmed Hocine, pour son aide précieuse dans la structuration de cet ouvrage, Odile Naudin ainsi qu'à l'ensemble des membres de l'**inirr** qui ont contribué, chacun à leur manière, à sa réalisation, avec une mention spéciale pour Jean-François Badin, secrétaire général adjoint.

Je tiens aussi à remercier les accompagnatrices à l'écriture, Marie Blétry, Cécile Bouiller, Florie Fonterme et Émilie Guibaud pour la qualité de leur accompagnement et de leur écoute dans le cadre des démarches restauratives, grâce auxquelles plusieurs personnes réunies dans ce recueil ont pu mettre leur parole en mots.

Enfin, mes pensées vont vers toutes les personnes qui ont choisi de s'engager dans ce parcours exigeant de reconnaissance et de réparation avec l'**inirr**. Nous savons le courage que demande une telle démarche. Merci pour la confiance qu'elles nous ont accordée. En acceptant de faire entendre leur voix, elles ouvrent un chemin à d'autres.

TABLE DES MATIÈRES

I. **« Accoucher de ce secret. »** **7**

II. **« L'inirr m'a entendu et surtout a cru ma parole. »** **23**

III. **« Ma référente a tout accueilli. Elle a mis de la lumière, du sens, de la structure dans ce qui n'était que confusion. »** **31**

IV. **« Et quand arrive la lumière de la reconnaissance… »** **45**

V. **« Devenir sujet de ma vie. »** **55**

VI. **« Être debout ! »** **77**

À PROPOS DES MESSAGES QUI PONCTUENT CE RECUEIL

Tout au long de ce livre, vous découvrirez des prénoms, des mots et des messages. Ils ont été écrits le 10 octobre 2025, à l'occasion de la halte fraternelle organisée par l'**inirr** à la cathédrale Notre-Dame de Paris, debout. Chacun était invité à écrire quelques mots, un prénom, une pensée ou une prière sur un bristol, auquel était attaché un ruban, dans l'esprit des Rubans contre l'oubli, une manifestation de solidarité et de soutien aux personnes victimes de violences sexuelles, née en Australie.

Les messages reproduits ici sont quelques-unes des nombreuses paroles confiées ce jour-là. L'ensemble peut être consulté sur la page dédiée du site internet de l'**inirr**, dont l'adresse figure à la fin de cet ouvrage.

En les faisant entrer dans ce recueil, nous avons souhaité rendre hommage à toutes ces paroles déposées lors de cet événement. Ensemble, elles disent quelque chose d'un cri longtemps retenu, d'un besoin de reconnaissance, de justice et de fraternité, mais aussi de la force de celles et ceux qui ont choisi de le partager.

Bruno Klein

“

Accoucher de ce secret.

« J'ai ouvert ma parole. »

C'est gravé en moi

“ Au fond de moi-même, je gardais cela ; il n'y a pas un jour depuis cinquante-cinq ans où je n'y ai pas pensé, au moins une fraction de seconde, c'est gravé en moi, indélébile. Cela fait tout drôle d'en parler.

Anonyme

Une brèche s'était ouverte

“ Je vois les vagues à marée haute se jeter sur le muret de la plage. Ce muret, un jour de grande tempête, s'est fendu et même déplacé sous la force de la nature. Une brèche s'était ouverte et un flot d'écume de mer a pu s'y engouffrer, la parole était libérée. Cette métaphore bien réelle pour parler de ce que j'ai vécu ces derniers mois.

Gildas Sergent

C'est la première fois que je parle de mon histoire

“ Je pense que m'élancer du haut d'une falaise ou de la tour Eiffel procure le même effet. J'avais l'impression de sauter dans le vide. C'est la première fois que je parle de mon histoire, que je fais la démarche volontaire de raconter « ces choses-là ». Comment dire ? Je ne sais pas par où commencer ?

Les mots convenus, abusée, viol, pendant dix ans, me viennent. Il m'a fallu plus de vingt ans d'accompagnement psychologique pour retrouver le chemin de la parole, et passer par tant de moments d'incertitude et de recherche pour arriver enfin à tisser le fil de ce qu'il avait essayé de taire en moi. J'ai passé ma vie à essayer de trouver les mots qui me permettent de décortiquer cette histoire, mon histoire. Le premier pas effectué, une véritable boulimie s'était emparée de moi : j'ai saisi toutes les opportunités, toutes les instances pour exprimer mon histoire. Il me faut bien gérer sans cesse ces réactions, ces décharges électriques, ces peurs, ces paralysies, qui risquent à tout moment de tout arrêter, qui obligent sans arrêt à tout remettre à sa place, à accepter ce qui étreint, à relativiser ce qui envahit [...]

Ce chemin est sans fin. Tant de choses sont source de questionnements, de nœuds à dénouer, avec patience et persévérance. Chaque situation démêlée, rendue accessible après l'avoir trouvée infranchissable, est une victoire sur le fracassement initial. Oui, il en faut du courage pour travailler à se rendre les choses vivables, sans en faire état chaque fois que cela se présente. Cela serait trop lourd pour l'entourage, et trop compliqué à expliquer. Ce qui ne le rend pas moins réel. Ne pas montrer, ne pas dire ce qui est au fond le plus important pour moi en ce moment : « Oui, ça va. » Ne pas pouvoir être soi-même.

Marie F.

Il ne nous a pas demandé le silence, je me le suis imposé

“ J’ai pu déposer ma honte muselée, ma résignation coupable. À hauteur de fillette bien élevée, les hommes et a fortiori les prêtres, représentaient une autorité incontestée : il ne nous a pas demandé le silence, je me le suis imposé. Pendant plus de soixante-dix ans, j’ai porté ces silences-là. C’est la délicatesse accueillante de ma référente qui m’a permis d’accoucher de ce secret. Les images enfouies resurgissaient, dans le détail, violentes et libératrices. Cette libération a descellé, dans un même élan, bien des comportements délétères qui ont jalonné ma vie. Et dans ces vieux cheminements chaotiques et réitératifs que ma mémoire traumatique voilait, peu à peu a surgi la lumière qui les agrège et en révèle la source. Merci à l’**inirr** d’exister et de nous relancer dans la vie.

Isabelle Borochovitch

Il y a tellement urgence à libérer notre parole pour crier la vérité

“ Dans mon cheminement de victime d’un prêtre devenu évêque, et à la relecture de ma vie, je puis affirmer que la parole est le passe-partout de tous les phénomènes qui torturent nos existences. Quand on la tue, on la verrouille, elle devient déni et demeure la meilleure alliée du mal, du mensonge et de tous les doutes et culpabilité qu’elle impose aux victimes comme aux criminels. Ce sont les non-dits qui nourrissent nos dénis, en bien comme en mal. Nous constatons tôt ou tard, le plus souvent après des décennies, qu’il nous est préférable de parler pour trouver la paix tant recherchée. Il y a tellement urgence à libérer notre parole pour crier la vérité (...). Tant d’années gâchées, foutues, tout perdus que nous sommes dans les colères, révoltes, haines et violences…

Pierre-Marie Perrillat

Quoi que je dise, on ne me croyait pas

“ Lorsque j’ai réussi à dire à mes parents ce que je subissais, ils m’ont fait confiance et m’ont protégé ; par contre ma famille proche ne m’a jamais cru. C’était difficile, j’ai porté toute mon enfance et mon adolescence un panneau sur le dos, sur lequel était écrit « affabulateur ». Quoi que je dise, on ne me croyait pas. Il m’a fallu du temps pour entamer cette démarche auprès de l’**inirr** : angoisse de voir resurgir les souvenirs, parler de ce qui était enfoui dans la mémoire, se remettre en danger psychologiquement. Cela m’a allégé : même si je n’étais en rien responsable de ce qui est arrivé, les vapeurs de culpabilité demeurent toujours un peu. Je n’aurais pas fait cette démarche si l’**inirr** n’avait pas été indépendante de l’Église : cela aurait été paradoxal d’aller demander une reconnaissance à celle-ci alors même que les courriers envoyés par ma mère à l’évêché à l’époque des faits étaient restés sans réponse ; les abus ont été ignorés, cachés pendant des dizaines d’années. J’avais totalement perdu confiance en l’Église.

Bruno

Les prêtres étaient des demi-dieux, on ne pouvait pas aller contre

“ Mon père était croate, il avait suivi les Américains à la fin de la guerre jusqu'en France, où il a épousé ma mère. Elle a fui le domicile conjugal car c'était un homme violent. Il s'est remarié avec une Croate que lui a présentée un prêtre de la communauté catholique croate. Celui-ci a fait un faux témoignage au tribunal contre ma mère pour obtenir le divorce, et la garde des enfants. Il a brisé ma vie.

Mon père et ma belle-mère étaient tous les deux embrigadés dans cette communauté qui représentait la résistance au communisme, protégée par une paroisse française : les prêtres étaient des demi-dieux, on ne pouvait pas aller contre. Il y avait tout, patronage, scouts… pour les garçons seulement ; et plusieurs prêtres qui se faisaient concurrence entre eux pour convoquer les enfants dans leur bureau. Je n'étais pas le seul, cela défilait au presbytère, et tout le monde savait. Mais voilà, dans les archives, il n'y a absolument rien : mon agresseur a changé huit fois de paroisse en quelques années : il avait occupé une fonction très en vue, brusquement interrompue, puis a dû prendre des fonctions subalternes pour finalement intégrer ma paroisse où il était dans son élément, bénéficiant d'une impunité totale. Le curé vivait avec un jeune de 14 ans qu'il logeait et employait comme secrétaire, et qui a fini par se suicider. Tout cela se faisait dans l'ombre. Moi, de parents divorcés, maltraité à la maison, j'étais une proie facile. Quand j'ai voulu parler avec mon frère aîné de ce qui se passait, il m'a dit qu'il avait été aussi approché par un prêtre, mais qu'il lui avait mis son poing dans la gueule. Pas moi.

Stéphane S.

Je savais que je resterais sans mots

“ *Les silences tuent*
Le mensonge tue
Les violences tuent
La trahison tue
Toute atteinte à la dignité tue.

À la sortie de mon livre autobiographique en 2021, la parole s'est libérée dans ma famille. Huit enfants ont été agressés dans ma fratrie. Plusieurs sont morts.

Pas plus haute que trois pommes, j'ai survécu à cet homme. Famille de croyants pratiquants, de mes 6 ans à mes 11 ans, un prêtre frère de ma mère, a pulvérisé mon être, ma chair. Il m'a massacrée, sans que je puisse me révolter. Une si petite fille face au roi du monde ! Une solitude tellement profonde. Supplice des viols infligés, amen, il faut pardonner…
Si tu parles, personne ne te croira, la famille volera en éclats. Je perdrais tout. Pour une enfant, ça rend folle ! Être dit sacré. Église dite sacrée. Puissance sacrée, mensonges cachés. J'ai pourtant, à ma façon, hurlé ! Leur « foi » a toujours gagné. Je savais que tout était faux (…). Baptême, communions, enterrements, il était là à chaque moment. Il me hantait et me hantera, le jour, la nuit, après la mort, il est encore là ! Quand est-ce qu'il ne reviendra pas ? Les souffrances m'étouffent, il ne faut plus que je camoufle. [...] Je savais que je resterais sans mots. Je devais grandir sans mourir, quand je serai grande, je pourrai peut-être dire… Mais l'Église ne m'a pas aidée, même lorsque plus tard j'ai crié. Les portes sont restées fermées. Pourtant, jamais je n'ai abandonné, Je vivais dans ma sphère, présente mais absente. De la survie, oui !

Marie-Claire Silvestre

Faire remonter à la surface des faits enfouis depuis soixante-dix ans

“ Je vous remercie du fond du cœur de m’avoir aidé à rompre le silence sur mon lourd passé, avec mon épouse. Vous m’avez aidé à préparer ce que j’allais enfin pouvoir lui dire.

Le jour prévu, je me suis lancé et nous avons pu échanger longuement. Bien que choquée elle m’a remercié de lui en avoir parlé, d’oser rompre le silence ; elle était surtout peinée pour moi, pour toutes ces années de vie gâchées et pour ce pesant fardeau porté. Nous avons échangé sur le rôle très important que vous avez tenu avec moi pour faire remonter à la surface des faits enfouis depuis soixante-dix ans ! Cela a duré environ une heure au terme de laquelle j’ai pleuré, à 77 ans !!! Je démarre une nouvelle vie, l’esprit libéré.

Anonyme

J’étais verrouillé d’une manière inimaginable

“ C’était à l’école presbytérale, j’étais en quatrième. On ne parlait pas de sexe, c’était un sujet tabou à la maison, et dire du mal des prêtres… Le plus grave, c’est que j’étais verrouillé d’une manière inimaginable. D’une raideur intérieure dans toute mon âme, dans l’incapacité totale de parler. Le professeur, en prédateur aguerri, devait comprendre que les garçons que nous étions ne parleraient pas. Je revois mes camarades dans tous leurs états après leur passage chez lui. Nous ne nous exprimions qu’entre nous, à demi-mots, pour décharger un trop-plein d’émotions sans pouvoir dire l’exacte réalité, trop énorme et monstrueuse. En état de choc devant le désajustement de ceux qui étaient censés être nos points de repère, en qui nous avions mis notre confiance. Nous n’avions pas de mots, prisonniers d’adultes défaillants ou pervers, égarés dans un monde clos. Et lui, le pire d’entre eux, un loup ivre de sang à l’allure de berger était dans l’enclos et saignait les brebis les unes après les autres. Le jour où le professeur de français, prêtre lui aussi, m’a agressé sexuellement, il a achevé la mise à mort de l’enfant que j’étais. La forfaiture m’a atteint dans le plus précieux et le plus sacré, provoquant une blessure immense. D’une manière soudaine, certains d’entre nous tombaient dans le mutisme et la fermeture et ne parlaient plus à quiconque. Le mal était contagieux et gangrenait les relations, certains avaient été trouvés à deux dans le même lit au dortoir. Ils avaient été mis à la porte. Des boucs émissaires bien commodes ! L’abbé chez qui j’allais me confesser me demandait si j’avais des problèmes de pureté, à croire qu’il se doutait du problème… Le seul mode d’expression possible étant la confession, il aurait fallu que je m’accuse d’une faute ! Cela me donnait des sueurs froides.

Francis M.

À mes enfants

“ Je tiens à vous mettre au courant d’une démarche que j’ai entreprise dernièrement et dont je ne veux surtout pas que vous soyez mis au courant par quelqu’un d’autre que moi.

Depuis quelque temps un petit garçon s’est invité dans notre vie à Maman et moi. Ce « Petit Garçon », il était enfoui bien profond dans ma mémoire avec un gros couvercle dessus, bien hermétique et depuis quelque temps il resurgit, il me demande des comptes, ce petit garçon, c’est moi.

À l’âge de 11 ans, lorsque j’étais pensionnaire, j’ai été agressé par un curé, qui m’a fait subir des attouchements, des violences physiques et morales. Par instinct de sauvegarde j’ai enfoui ces événements au plus profond de ma mémoire, de ce que j’en ai compris les médecins appellent ça la « mémoire traumatique ». Pourquoi aujourd’hui tout cela revient, je ne sais pas ! L’approche de la retraite, la perspective de changements à venir, l’âge. Avec l’aide d’un ami j’ai fait un signalement d’agression auprès de l’évêque qui, à la vue du dossier transmis, ouvrira ou pas une information judiciaire. Le tout est que mon témoignage m’a permis de mettre en place une thérapie pour accepter et me déculpabiliser pour ce qui m’est arrivé, mais aussi pour participer à la dénonciation des agressions faites au sein de l’Église.

Je vous demande pardon pour les réactions inexpliquées que j’ai pu avoir par le passé, sachez que pour moi vous êtes plus qu’importants, vous êtes tous les deux ainsi que Maman, les seules raisons qui m’ont permis et me permettent d’avancer dans la vie. Je vous aime.

Max P. (témoignage écrit au moment de commencer le parcours de l’**inirr**)

Plus tard j’écrirai, je dirai ce que fut mon enfance

“ Les faits remontent à presque soixante-dix ans. J’ai survécu à l’horreur des violages (agression sexuelle d’un individu pubère sur un individu impubère) en m’accrochant à l’idée : plus tard j’écrirai, je dirai ce que fut mon enfance. Aujourd’hui, je mesure la violence que peuvent représenter les dessins de la petite fille que j’étais, et les propos qu’elle rapporte du curé qui l’a agressée, pour des personnes non averties. Mais ce sont les faits en eux-mêmes qui sont choquants, et qui devraient choquer, non le fait d’en rendre compte.

Myriam Latour-Dumont

Il ne m’avait pas cru

“ J’avais essayé de parler à mon père de ce qui m’était arrivé, il ne m’avait pas cru, je n’en avais parlé à personne d’autre. J’ai attendu que mes parents soient morts pour me faire débaptiser. Je pensais que je ne croyais plus, et j’avais beaucoup de colère accumulée contre l’Église ; elle m’a volé mon enfance, cinquante ans de vie ratée… En 2023, j’ai lu un livre : *Je n’ai jamais voulu faire pleurer les anges*, de Jean Humenry. Ça a tout déclenché, j’ai ouvert ma parole, pris contact avec l’**inirr**.

Jacques Hoffner

« Cicatriser des années de honte. »

Me pardonner de n'avoir pu parler avant

« M'exprimer librement et en confiance m'a permis de cicatriser des années de honte et de tabou. À travers mon expérience, c'est aussi pour moi donner une voix à ceux qui n'ont pu, ne peuvent encore témoigner de leur souffrance. Parler pour rendre compte de l'horreur subie, parler pour ne pas oublier, mais aussi pour m'aider à me pardonner de n'avoir pu parler avant, pour m'aider à pardonner à ceux qui ont manqué à me protéger quand l'enfant que j'étais criait son silence de souffrance. Pour oblitérer la souffrance du passé.

François Girard

La honte qui semble nous dévêtir face aux autres

« Ma voix, je veux qu'elle porte ceux et celles qui n'y arrivent pas. Dire que l'on a été victime, enfant, de viols n'est pas chose facile. La honte qui semble nous dévêtir face aux autres. Le dégoût des actes horribles que l'on nous a obligés à faire. La honte de ne pas être l'homme grand et fort que tout le monde imaginait… La peur, la « simple » peur d'avancer, comme si cela impliquait l'abandon de l'enfant que l'on a été. Je n'ai pas abandonné le petit Philippe, ni à l'âge de 7 ans, ni même aujourd'hui. Le fait de porter en moi le petit Philippe m'a demandé de tout accepter. D'accepter l'inacceptable car il était déjà trop tard pour empêcher les actes. (...) Il faut dénoncer, il faut parler, raconter nos histoires. Elles sont lourdes comme le fut le poids de nos violeurs. Elles sont horribles comme le sont ces sans-nom qui n'ont de respect que pour leur petit plaisir. Elles sont porteuses d'espoir pour toutes ces victimes de l'ignominie inhumaine.

Philippe Gomes

Je me suis sentie coupable très longtemps

« Avant le premier rendez-vous avec l'**inirr**, j'ai fait ce que j'ai pu pour tenir debout et exister. Depuis le « Ça ne se verra pas » que je m'étais assignée enfant après le premier viol, j'avais appris à cacher le honteux et culpabilisant ; je me suis sentie coupable très longtemps. Dans le passé, je n'arrivais pas à me connecter à mes émotions et « motions » intérieures. Elles restaient comme enfermées, prisonnières à l'intérieur de moi. Les décisions étaient difficiles à prendre et les choix difficiles à faire ; en fin de compte, c'était souvent les autres qui décidaient pour moi… Je me laissais faire ! J'ai vécu des situations à répétition où j'ai été dominée.

Anonyme

Ne plus me sentir coupable d'une situation que je n'ai pas voulue

“ Je suis heureuse d'avoir pu être accompagnée, cela m'a aidée à prendre conscience de mon importance et surtout de ne plus me sentir coupable d'une situation que je n'ai pas voulue. Ces affaires si tristes doivent être dénoncées, et il est nécessaire de réparer autant que possible le mal infligé. J'avais déjà fait du chemin, mais cela m'a aidé à franchir d'autres caps. J'espère que toute autre victime aura ma chance. Je l'ai aussi provoquée, car ce chemin fut long et pénible parfois, j'ai failli renoncer.

Valérie W.

Ma profonde blessure à moi, c'est de ne pas avoir réussi à me faire entendre

“ Mon agresseur était un véritable prédateur, qui a fait de très nombreuses victimes, plusieurs dizaines, peut-être une centaine. Organisé, capable de contre-attaquer, mentir, menacer, renvoyer la responsabilité aux enfants, c'étaient nous les tordus… En parlant à l'**inirr**, j'avais deux souhaits : qu'il ne fasse pas d'autres victimes (depuis, il est mort, assez jeune) et que les victimes soient entendues, soignées, guéries.

Moi, c'était il y a quarante-cinq ans, chez les scouts. Le chef de troupe, séminariste, un homme charismatique, extrêmement brillant, que j'admirais profondément. Il était en quelque sorte mon père de substitution. Je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul, et j'ai alerté une première fois un chef, sans résultat. Qui étais-je pour l'accuser ? Plus tard, à quatre, nous avons pris rendez-vous avec le vicaire général : il ne nous a pas crus. Vingt ans après, je me suis rendu compte que mon agresseur logeait dans un lycée ! Je suis revenu à la charge, et j'ai été voir l'évêque. Il a eu peur du prêtre, qui s'est défendu et a contre-attaqué. Cet évêque, lors d'une audition à la Ciase, a dit publiquement qu'il n'avait jamais reçu de plaintes de victimes (…). Ma profonde blessure à moi, c'est de ne pas avoir réussi à me faire entendre, et à éviter d'autres agressions. Je n'ai rien contre l'Église, je trouve que ceux qui ont tiré le bateau de la Ciase ont eu beaucoup de courage, contre ceux qui tiraient en sens inverse.

Patrick Bossut

« Longtemps comme prise dans de la glace. »

Plus rien ne m'intéressait

“ Alors que j'étais un élève brillant, progressivement ma scolarité s'est dégradée, devenant chaotique, j'avais perdu toute confiance en moi, plus rien ne m'intéressait. Adolescent, je me suis mis en danger. Jeune adulte, j'ai entrepris un travail thérapeutique au long cours qui m'a permis de trouver ma place dans la société. On ne guérit pas, on n'oublie jamais, on s'approprie cette histoire… Ma vie n'aurait pas été la même si cette part de mon enfance n'avait pas existé…

Bruno

Les conséquences sur une vie sont cataclysmiques

“ Le sentiment de n'être RIEN. La multiplicité des situations difficiles à vivre, disons insupportables, et compliquées à supporter. L'inattendu de ces situations qui peuvent surgir à tous moments, à son propre insu et dans n'importe quel domaine. La posture inconsciente de victime. Face à tout cela, le mal-être et la souffrance qui en découlent et l'énergie inouïe qu'il faut déployer pour affronter ces situations. Les conséquences sur une vie sont cataclysmiques. Rien ne m'avait préparée à cela. Je n'ai plus aucun autre souvenir de l'acte, si ce n'est une sidération envahissante qui me donnait l'impression de planer et de survoler un autre monde, complètement étranger à ce que je pouvais ressentir, auquel j'étais devenue étrangère.

Marie F.

Je n'attendais rien d'autre que de dire les choses, ce que je n'avais jamais pu faire

“ J'ai suivi attentivement les travaux de la Ciase et en lisant les témoignages dans les journaux, je me suis dit que ce qui m'était arrivé était encore plus grave, et qu'il fallait que je témoigne. J'ai donc immédiatement saisi l'**inirr**. Jamais je ne me serais adressé à une instance liée directement à l'Église : aucune confiance dans l'institution. Mais je ne suis pas sectaire : j'ai eu l'occasion professionnellement de rencontrer un évêque avec qui j'ai eu du plaisir à discuter. Mais on voit bien qu'ils sont loin des réalités, dans leur petit royaume. Je n'ai pas pensé une minute lui dire ce qui m'était arrivé dans mon enfance…

Je veux souligner un point : la notion d'abus n'avait pas de sens pour moi, car l'abus c'était en réalité la norme. Ces prêtres m'apparaissent avec le temps comme des êtres profondément déséquilibrés et dangereux pour autrui, qui savaient se rendre sympathiques.

Je n'attendais rien d'autre que de dire les choses, ce que je n'avais jamais pu faire. Mais je ne suis entré dans les détails avec personne. Ma vie aurait été différente si cela n'était pas arrivé : le bonheur m'est inaccessible, je me suis marié très tard, je n'ai pas d'enfants, la sexualité est difficile pour moi ; comment avoir du désir quand on a été ainsi pris ?

Stéphane S.

Un gouffre en direct s'était installé entre les autres et moi

“ Trouver les mots : pour moi, me parler à moi-même et en entretiens psy. Le viol, cette intrusion maximale non désirée, prenant l'autre en défaut, représente le plus haut degré de surpuissance et de négation de l'autre. Quand j'ai réalisé cela, j'étais proche de l'effondrement. J'ignore encore comment gérer cette situation, sauf accepter qu'elle soit insupportable et faire le choix de ne pas y penser dans toute sa dimension. Outre la violence du geste, c'est aussi la réduction de l'autre à néant qui est la plus marquante, ainsi que l'intrusion qui fait que l'on ne s'en débarrasse pas comme cela.

Ma scolarité me devenait de plus en plus difficile à vivre. Mon esprit était de moins en moins disponible, préoccupée que j'étais par ce magma de pensées et d'événements dus à ma situation. Depuis l'école primaire, et même avant, j'éprouvais un réel plaisir à apprendre, tout m'intéressait. Et cela me réussissait plutôt bien. Je collectionnais les bons points, les images, que je gardais consciencieusement dans une petite boîte bleue.

À présent, tout me paraissait compliqué, et je devais puiser au fond de moi l'énergie nécessaire pour garder la tête hors de l'eau. (...) Ce prêtre agresseur m'a volé mon adolescence. Un gouffre en direct s'était installé entre les autres et moi, m'obligeant à me donner une contenance, sauver les apparences, faire comme si… J'avais des préoccupations impossibles à partager. La vie avec ma famille était devenue distante, conflictuelle, compliquée. À partir du moment où certains de ses membres connaissaient une partie de ses actes à mon insu, j'ai éprouvé, et créé aussi cette distance, cet isolement et donc cette solitude (...). Je n'avais aucun espace pour m'exprimer, avec les questions, les doutes et le mal-être qui me hantaient. Toute son œuvre était que je n'en dise rien, que je n'en pense rien. Lorsque j'avais essayé, le reproche était immédiat : « je ne parle pas avec quelqu'un qui me met le pistolet sur la tempe », me disait-il.

Marie F.

Rester aurait été participer à ma propre mise à mort

“ Qu'est ce qui fait que je suis encore vivant ? Pourquoi y a-t-il des survivants sur le champ de bataille ? Sans doute pour pouvoir témoigner. Transformer ce qui avait été trop lourd pour l'envisager comme un chemin initiatique a été le fruit inattendu de ma thérapie. De victime, je me suis surpris à devenir le héros avançant vers son chemin de réalisation. Un terrain d'abus psychologique et spirituel avait rendu impossible la dénonciation des abus à caractère pédocriminel subis à l'adolescence (...).

Il était impérieux que je quitte le séminaire, toute ma vie était totalement vidée de son sens. Rester aurait été participer à ma propre mise à mort. J'en suis sorti exsangue, sans point de repère, sans personne avec qui échanger pour dire le trop, l'écœurement, le sentiment d'être perdu à jamais. Immense solitude ! Dans ces conditions, exit la possibilité de me projeter d'une manière positive ; j'étais condamné à vivre dans l'errance, les marges et la révolte [...]. Il fallait que tout cela enfin sorte et soit dit au grand jour ! Il fallait que la honte change de camp et j'ai porté plainte à la Ciase en 2023, soit plus de cinquante ans après les faits.

Francis M.

Mon âme perdue

“ J'ai vécu ce drame et rencontré la mauvaise personne il y a vingt-sept ans. Personne n'est au courant autour de moi. Je pensais sincèrement que ma situation allait s'enterrer petit à petit, avec mon âme perdue dans les méandres de la complexité psychologique : j'avais mis cette douleur dans mon subconscient. Tout me paraissait de couleur sombre. La vie en général, le travail, les amis, les quelques sorties…

Puis, tout à fait par hasard, j'ai lu un article sur une entité parisienne qui vient en aide aux personnes (enfant de chœur pour ma part) touchées par des hommes perdus. À ce séisme surgi de nulle part, mon être tout entier a réagi fortement. Avec plus de maturité et de confiance en moi, j'ai appelé pour connaître un peu plus de mon agresseur. Je n'avais aucun sentiment, aucune raison, aucune pensée de me dire que tout irait mieux dans l'avenir. J'ai enfin rencontré une personne qui vous donne LA clé. J'ai ouvert mon esprit, mes regards vers le futur, mon envie de faire des efforts envers l'autre, tout ce qui était mort depuis de nombreuses années.

Sébastien Nivet

J'ai clôturé mon être

“ Comment pardonner l'impardonnable ? Le sentiment d'avoir raté ma vie, parce qu'un mec, au petit séminaire, a laissé libre cours à ses pulsions. À 12 ans, je ne comprenais rien à ce qui se passait, je n'avais aucune éducation à la sexualité. Et pourtant ça me travaille toujours. J'ai été dans la survie permanente, j'avais une revanche à prendre, je bosse encore comme un âne à soixante-dix-sept ans, pour avoir l'impression d'exister, j'ai pris des risques, mis ma vie en danger (…)

Monsieur C., je ne vous ai jamais revu depuis la fin de la 4e mais, aujourd'hui adulte, si vous étiez là j'aurais vraiment envie de vous casser la gueule ! Monsieur C. vous êtes un pédocriminel, prédateur d'enfants qui, en plus, vous avaient été confiés pour être instruits en vue de devenir prêtres, dispensateurs de la parole d'amour inconditionnel de Jésus ! Votre faute monsieur, est non seulement morale et pénale, elle est théologique ! Monsieur C., vous avez introduit en moi une notion que je ne connaissais pas encore : la culpabilité, comme si j'étais responsable de vos pulsions sexuelles ! Vous avez aussi introduit en moi la notion de péché mortel que j'ignorais totalement et qui a engendré chez moi une peur permanente…

C'est la sidération qui m'a conduit à me dissocier de mon corps durant vos agissements criminels, pour protéger mon âme. J'ai aussitôt enfoui ces événements dans mon inconscient pour qu'ils disparaissent, jusqu'à ce qu'ils resurgissent violemment cinquante-cinq ans plus tard. Ce qui m'est apparu alors c'est que, plus que le viol de mon corps d'enfant, c'est le viol de ma pureté d'âme, et en conséquence, la destruction de mon élan vers un avenir de prêtre, qui m'a le plus atteint !

À cause de vous, monsieur, j'ai construit autour de moi des murs pour me protéger des adultes. À cause de vous j'ai clôturé mon Être, pour essayer de sauvegarder ma pureté d'enfant.

Jacques G.

Le corps qui pendant des années, se casse, se vrille

“ La première fois que j’ai été violé, c’était par un prêtre. Ce que je peux vous dire, là où j’en suis sur mon chemin, c’est qu’il y a une part de nous qui est absolument inviolable. Mais moi, je l’ai enfouie, cachée, enterrée, protégée, enfermée derrière des armures et dans un coffre-fort fermé à double tour, et j’ai jeté la clé au fond d’un puits que j’ai ensuite rempli d’eau. Pour survivre. Et tout ça consomme une énergie pas possible…

Le matin, dans les cendres de la cheminée après le grand feu du soir, il reste toujours dans le grand tas des cendres froides, une braise légèrement rougeoyante… Toujours, même minuscule… Il y a, au fond de nous, telle une cathédrale incendiée, une braise éternelle. C’est la partie la plus pure de nous, inviolée, inviolable. Le chemin, c’est de la chercher. Mais de la chercher pour trouver, pas de chercher pour chercher… C’est beaucoup d’énergie, beaucoup de désespérance surtout, beaucoup d’incompréhension. Ce n’est pas juste. Ce n’est pas normal. Ça bugge, là-haut dans mon cerveau. C’est de la colère… noire. C’est beaucoup de violence intérieure à contenir. Je pourrais vous parler de la solitude et de ma timidité maladive étant enfant, de mes difficultés scolaires, de mon adolescence qui était un désert affectif, de la peur de l’autre, de ma vie professionnelle et d’un sévère burn-out. Tout cela dit l’épaisseur et le coût du trauma… Mais vous le savez bien. Cette violente et odieuse sensation du corps qui hurle : ce sentiment qu’on m’a retiré ma dignité humaine… C’est un combat.

Quasiment trente-cinq ans de thérapie et d’accompagnement de toutes sortes… Le voile de l’amnésie traumatique qui se lève sur les horreurs, sur la terreur… Le corps qui pendant des années, se casse, se vrille… mais qu’on n’entend pas, qu’on ne comprend pas.

Guillaume

Ma femme et mes enfants en subissent donc toujours les conséquences aujourd’hui

“ J’ai été victime d’emprise alors que j’avais 17 ans, de la part d’un homme rencontré alors qu’il dirigeait mon stage BAFA. Il m’a imposé des relations sexuelles avec lui pendant de nombreuses années. Cette histoire a eu des conséquences importantes sur ma vie, traînant une honte et un manque de confiance en moi jusqu’à aujourd’hui. Je me suis marié, et avec ma femme nous avons eu quatre enfants. Ces abus dont j’ai été victime ont eu et ont toujours des répercussions sur ma façon d’être, et cela m’empêche encore souvent d’être serein dans ma relation de couple. Ma femme et mes enfants en subissent donc toujours les conséquences aujourd’hui.

Julien C.

« APRÈS ÊTRE LONGTEMPS RESTÉE COMME PRISE DANS DE LA GLACE, LA CHALEUR ME REVIENT ET JE ME METS EN MOUVEMENT. »

Danièle

Tenir la souffrance à distance jusqu'à l'épuisement

“ Alors que j'avais 11 ans et étais pensionnaire en classe de 6e, le surveillant général de l'établissement, prêtre aujourd'hui décédé, a commis à plusieurs reprises des attouchements sur ma personne, dans un rapport d'emprise et d'autorité.

Pendant longtemps, je n'ai gardé de ces faits que des sensations : une peur sourde, une odeur de linge sale, un lit derrière un rideau, et surtout un regard bleu, dur, qui continue encore aujourd'hui à me déstabiliser lorsqu'il resurgit chez d'autres.

Pendant des années, je n'ai pas pu mettre de mots sur ce que j'avais subi. Il ne restait que des flashs surgissant sans prévenir, au travail, en famille, au milieu d'un repas ou en pleine nuit, avec leur cortège de honte, de culpabilité et de colère incomprise.

Les conséquences ont été profondes : chute scolaire, profond mal-être, sentiment durable d'insécurité, difficultés relationnelles, deux redoublements et une tentative de suicide à 17 ans. J'étais écœuré par la sexualité, en colère contre l'Église, et je ne supportais plus qu'une autorité me soit imposée.

Pour étouffer cette souffrance, je me suis réfugié dans le sport, puis dans des conduites à risque : violence, alcool, vitesse, accidents, et tabagisme ancien ayant conduit à un emphysème pulmonaire. Je ne percevais pas le danger.

La naissance de mes enfants a marqué un tournant : j'ai mis fin brutalement à ces comportements, par devoir de protection envers eux.

J'ai ensuite tenté de me reconstruire en reprenant des études et en m'investissant entièrement dans mon travail, au point d'y tenir la souffrance à distance jusqu'à l'épuisement. Cette fuite a eu un coût dans ma vie conjugale, car je n'étais pas assez présent pour ma femme.

Certaines répercussions sont restées très présentes dans ma vie intime et familiale. J'ai longtemps repoussé le contact physique. Même avec mon épouse, au début j'avais du mal à ce qu'elle me touche. Je me suis construit des barrières, un cadre protecteur, tout ce qui en sort me déstabilise. Avec mes enfants, je pouvais m'énerver très fort pour des choses futiles, et les terroriser, ma fille m'en a voulu. C'est que, involontairement, je me sens agressé. Et malgré tout le travail fait, il m'arrive encore d'avoir des réactions instinctives brutales. Mais ma femme dit que je m'apaise…

Max P.

QU'EST-CE QUE L'INIRR ?

L'**inirr** est une instance créée par l'Église, indépendante de celle-ci. Elle accompagne des personnes aujourd'hui adultes qui ont été victimes de violences sexuelles alors qu'elles étaient mineures. Les personnes qui s'adressent à elle ont en moyenne 62 ans. Ce chiffre rappelle qu'il faut souvent de nombreuses années avant de pouvoir mettre des mots sur les violences subies et oser une parole.

L'**inirr** ne se substitue pas à la justice de la République. La démarche de reconnaissance et de réparation qu'elle propose n'intervient que lorsque la justice pénale ou canonique ne peut plus apporter de réponse, notamment en raison du temps écoulé depuis les faits. Trente, cinquante ou même soixante-dix ans après les violences, il n'est jamais trop tard pour que cette parole soit enfin entendue et que ce qui a été subi soit reconnu.

Conjoints, famille, amis, nous souffrons aussi

« C'est là que j'ai compris toute l'ampleur de cette douleur qui était là, en silence, depuis trente ans. Dans notre intimité, je ne comprenais pas les blocages (de mon épouse). Je voulais tant l'aider, je lui ai demandé de me raconter, mais elle ne pouvait pas. Étant homme, j'ai eu peur d'être assimilé à son bourreau. Puis nous avons eu des enfants. À chaque fois qu'ils rencontraient des personnes que nous ne connaissions pas, nous doutions. À chaque fois qu'ils rencontraient un prêtre ou un encadrant, c'était toujours des questions à leur retour. Toujours cette peur envahissante que tout peut arriver.

Et puis l'**inirr** : tout ce passé, jusqu'à des choses qu'elle avait occultées. La douleur que nous avons ressentie en apprenant qu'il était toujours vivant, avait continué ses agressions, condamné mais sans jamais être privé de liberté. Comment une institution peut-elle couvrir ces actes odieux ? J'ai découvert que j'avais un point commun physique avec son agresseur ; ma femme, l'amour de ma vie, ne m'a rien dit pour ne pas me blesser car elle a confiance en moi. Quelle douleur ! J'ai été victime par amour. Toute notre relation faussée par cet acte… J'espère que notre avenir prouvera à tous que l'amour est plus fort que leurs actes et leur complaisance à les couvrir. Conjoints, famille, amis, nous souffrons aussi, ne nous le cachons pas !

Jean-Louis Lanoë (époux de Marie, accompagnée par l'**inirr**)

Bruno Kleiner

“

L’inirr m’a entendu et surtout a cru ma parole.

Quelqu'un m'a écoutée

“ Écrire une lettre est une chose, mais s'engager dans un parcours avec quelqu'un en est une autre… Je ne pouvais pas imaginer ce que c'était. Je voudrais dire ici la qualité de la personne qui m'a accompagnée, son professionnalisme, sa grande capacité d'écoute. Car ce sont des mots difficiles à dire, parler de viol subi… Tout ce qui était tourné vers moi s'est libéré et s'est retourné vers l'extérieur parce que j'ai eu un vis-à-vis. Je n'oublierai jamais ma rencontre avec ma référente à Paris, cette manière de se sentir accueillie. Quelqu'un m'a écoutée, ce qui m'a autorisée à prendre la mesure du mal que j'avais subi et à le nommer.

Marie G.

Faire le premier pas

“ Faire le premier pas. Ce n'est pas le plus aisé pour être reconnu comme victime. Serais-je entendu ? Serais-je cru ? Un premier message, en expliquant brièvement sa démarche, son histoire. Avoir une personne de l'**inirr** au téléphone, vient ensuite un accompagnement au fil des semaines, des mois, pour révéler l'irracontable et commencer ce chemin de reconstruction. Ce fut pour moi une démarche difficile mais nécessaire, pour ne pas rester enfermé dans la douleur du passé. Et enfin, à ma demande, la rencontre de mon référent dont je ne connaissais que la voix, qui a su être à l'écoute, interpeller, ouvrir le dialogue et poser les bonnes questions, toujours dans la bienveillance.

François Charmillon

Justice m'est rendue

“ En contactant l'**inirr**, je n'imaginais pas la bienveillance, l'écoute, l'attention, la reconnaissance de ma souffrance, l'accompagnement si délicat et respectueux de mon référent. Non, je n'imaginais pas que notre rencontre me permettrait d'accéder à certains états de conscience nécessaires pour ma reconstruction, continuer à avancer… Une lumière dans la forêt ! Justice m'est rendue, l'**inirr** m'a entendu et surtout, a cru ma parole. Une sensation physique, un étourdissement : justice m'est rendue, à moi, à toi petit enfant, si joli comme le sont tous les enfants. Et puis une forte émotion, le chagrin, cette Justice qui a tant manqué à cet instant de mon enfance et qui aurait certainement facilité ma vie. Elle a provoqué en moi une petite étincelle, quelque chose de l'ordre de la dignité, une force qui depuis ne me quitte plus.

Ahmed Hocine

Le sentiment d'être re-connue

“ L'écoute, l'infini respect de l'ensemble des personnes au cours de mes démarches face aux instances m'ont encouragée à saisir toutes les opportunités pour avancer. Avoir le sentiment d'être re-connue par la société, car elle prend sa part dans le poids des événements.

Anonyme

Remettre les choses à leur place

“ Ce processus **inirr** a constitué une étape importante pour moi, une parenthèse de plusieurs mois qui se referme à présent. Je pense pouvoir dire qu'il y a un avant et un après.

Nos trois entretiens sont gravés. Ils font partie de ces moments fondateurs qui font prendre un tournant. Depuis cette phrase « *A priori*, je vous crois », jusqu'au courrier de Madame Derain de Vaucresson qui établit les faits et les reconnaît comme existants, les « tient pour vrais ».

Ce que cela signifie pour moi, ce que cela me fait ressentir, est difficile à exprimer avec des mots. À quel point cela remet les choses à leur place. À quel point c'est un soulagement de ne plus vivre dans le secret. C'est une fenêtre qui s'ouvre et la lumière peut entrer. Je m'approprie cette phrase de ma thérapeute : « Vous avez le droit de parler. » Ça paraît simple ? Ça l'est et ça ne l'est pas. Comme j'ai pu l'exprimer au téléphone à la fin de la démarche, cela fait bouger les lignes.

Ces dernières années, j'ai expérimenté concrètement qu'il est possible de parler, de sortir du silence, sans déclencher des catastrophes, bien au contraire, que je peux être écoutée, entendue, et qu'une réponse m'est finalement donnée. Plus jamais je n'autoriserai qui que ce soit à me faire taire.

Danièle

En confiance

“ Le moment qui m'a le plus marqué lors de mon accompagnement est sans aucun doute ma rencontre avec ma référente dans les bureaux de l'**inirr** : j'avais souhaité me déplacer car je préférais cette forme. Je suis venu accompagné par une amie, comme « témoin silencieux », manière de me rassurer ! Deux heures trente d'entretien, en confiance totale ! Nous avons fignolé ensemble cette synthèse où je me retrouvais pleinement. Quelle joie intérieure d'y être arrivé ! Merci à ma référente et à mon amie !

Anonyme

UN ACCOMPAGNEMENT PERSONNALISÉ

La reconnaissance et la réparation s'inscrivent au cœur d'un accompagnement individualisé avec une ou un référent de situation, professionnel de l'**inirr**, salarié ou bénévole, formé à l'accompagnement des personnes victimes et au psychotraumatisme.

La personne est au centre de cette démarche. Sa parole est accueillie avec confiance et constitue le point de départ de l'accompagnement. Il ne s'agit pas d'une procédure administrative, mais d'un accompagnement personnalisé, qui ne se limite pas à revenir sur les violences subies. Le référent aide la personne à relire son parcours de vie, à comprendre les conséquences des violences aujourd'hui et à identifier les chemins de réparation qui peuvent avoir du sens pour elle. Cet accompagnement s'appuie aussi sur ses ressources, afin qu'elle reste actrice de son parcours et puisse retrouver, progressivement, un pouvoir d'agir souvent mis à mal par les violences.

Un espace pour raconter et être crue

“ L’**inirr** permet à cette petite fille de se dire qu’elle n’a pas survécu en vain, puisqu’elle a trouvé un espace pour raconter et être crue. Mais cette instance est aussi un réconfort pour l’adulte que je suis devenue, et qui peut y déposer en plus le nouveau fardeau de la révélation des faits. La société est toujours dans le déni, il me faudrait pouvoir tout justifier et tout prouver, pour que l’ensemble de ma famille arrive à croire qu’en plus du curé, j’ai aussi été victime dans notre famille.

Myriam Latour-Dumont

Grandir en dignité et en liberté

“ Je suis profondément reconnaissante du travail de l’**inirr** ; j’avais déjà beaucoup travaillé avant sur mon histoire et je ne savais pas en quoi cela m’aiderait, mais j’ai réalisé à quel point l’**inirr** m’a permis de grandir en dignité et en liberté, à ne plus me sentir une petite fille, mais une femme. J’ai pu grâce à cet accompagnement parler de certains faits sur lesquels je n’avais pas pu encore échanger avec ma famille, être lucide sur les conséquences dans ma vie de femme, d’épouse et de mère. Merci pour cela à ma référente !

Claire M.

Une question vitale

“ Jusqu’à ce que je rencontre mon référent **inirr**, seuls mon épouse et mes enfants m’avaient entendu et soutenu. Issu d’une fratrie de sept enfants, je me suis retrouvé face à un mur de déni familial avec ces traditionnels commentaires que beaucoup de victimes connaissent bien : tu dis n’importe quoi, tu as oublié jusqu’à maintenant, pourquoi tu ne continues pas ? Avec tristesse et colère, j’avais fait ce constat que je ne suis pas reconnu ni entendu dans mon histoire de vie. Être reconnu, c’est important pour moi, une question vitale de dignité et d’honneur.

Anonyme

Et si par chance vous rencontrez un passeur de vie

“ Il existe des moyens pour aller de l’avant. Des moyens pour nous permettre de prendre soin de nous. Et c’est là que prend le sens à mes yeux de « passeur de vie ». Quelqu’un qui aide à franchir des frontières. Cette même frontière mentale qui a eu raison de moi : je ne croyais plus en moi, je m’affaissais à chaque coup de boutoir. Cette hypnose qui me menait face à mes sans-nom, qui me faisait revivre ces agressions verbales et physiques. Mon cerveau aurait pu se débrancher, comme à l’âge de 7 ans ? Non, plus maintenant. Dorénavant je me dois de vivre et de me battre. Me battre car enfant j’ai enduré toutes ces joutes sans jamais pouvoir me défendre. Me battre pour ceux qui ne peuvent le faire, par peur, par honte, par manque de force. (...) Se battre est dur, c’est usant, et si par chance vous rencontrez un « passeur de vie », n’hésitez pas à vous accrocher à lui, à lui demander de l’aide. Je ne suis qu’un homme qui a survécu, enfant, à de terribles moments de détresse. Et qui, parce que j’ai demandé de l’aide, et l’ai obtenu, a pu, à force de travail, avancer dans ce terrain boueux qu’est le monde de la pédocriminalité. Merci à ma référente, passeuse de vie !

Philippe Gomes

Ce que j'ai vécu enfant a enfin été pris en compte

“ Certes, l'attente fut longue. Nous sommes nombreux et nombreuses à nous manifester, et la somme de travail est immense pour une équipe restreinte. Mais dès lors que j'ai été pris en charge, l'écoute, la compréhension, le professionnalisme de la formidable référente avec laquelle j'ai échangé lors d'entretiens précieux, ont été exceptionnels. Ce que j'ai vécu enfant a enfin été pris en compte, cru, et retranscrit de façon irréprochable. Les conséquences physiques, psychiques, médicales, dans ma vie d'ado puis d'adulte, ont été comprises. Des mots parfaitement choisis ont été posés sur mes maux. Je ne pensais plus obtenir justice de mon vivant…

Frédéric

Retrouver la dignité perdue

“ Je veux témoigner de ce que j'ai vécu pour que ces histoires ne tombent pas dans l'oubli, pour que les souffrances causées soient reconnues et que cela ne se reproduise plus. J'avais 7 ans quand cela m'est arrivé. Incompréhension totale, puis honte, culpabilité, silence et désespoir grandissant. Depuis, cet événement et ses conséquences m'ont souvent encombrée et ont assombri mon existence.

Un grand nombre d'années se sont écoulées, puis j'ai entendu parler de l'**inirr**. L'espoir est né en moi d'être crue, d'être reconnue, et de me relever, enfin.

Être écoutée et prise en compte me permet de me sentir exister, vivante, et de retrouver la dignité perdue pendant si longtemps. Je fais quelque chose pour me défendre, me battre et sortir du silence et de la culpabilité. J'agis pour moi et pour les autres peut-être aussi, pour toutes celles et tous ceux qui n'osent pas parler, qui n'osent pas témoigner. Je l'espère en tout cas.

Je veux que le monde sache ce qu'il s'est passé, ce que ces prêtres abuseurs dans la toute-puissance ont fait à des enfants innocents. Je veux que le monde entier sache ce que cette institution a passé sous silence et a laissé faire pendant des années. Je veux que tous ces abus soient inscrits dans l'histoire de l'Église.
J'ai toujours pensé qu'on ne me croirait pas. Trop petite pour comprendre ce qu'il s'était passé, ne pouvant pas mettre de mots sur cet événement, je m'étais tue. S'en était suivie une distance avec les autres, un isolement, et le sentiment d'être différente et marginale.
Je me croyais folle. Plus tard, adulte, lorsque j'ai osé en parler, j'ai entendu des choses comme : « Tu étais une allumeuse », ou encore : « Je ne peux pas croire qu'un homme de ce statut ait fait ça. » Le déni de mon entourage, de mes parents surtout, me confirmait qu'on ne me croirait pas…

Marie F.

CROIRE À LA VIE QUAND ON NE CROIT PLUS EN DIEU.

Lucie, victime

Merci pour votre écoute.
Un immense merci à l'inirr d'avoir crée cette démarche de reconnaissance des violences sexuelles dans l'Église.
Merci de m'avoir ouvert les yeux sur ce que j'ai vécu dans ma jeunesse et d'avoir pu ainsi la confier à ma femme et à mes enfants sans me sentir coupable.
Aujoud'hui j'aurais aimé partager ce moment avec mon frère (Guy) qui a été victime de ce pervers mais qui n'a pas pu entrer dans la démarche de l'inirr.

CHER PAPA VICTIME,
CHÈRE SŒUR VICTIME,
AUX PERSONNES VICTIMES
PARTIES TROP TÔT.

Charles

Priez pour nous,
pour nos enfants
que le traumatisme
de leur papa a ébranlé.

Victime d'abus dans les années 1970,
le pardon est compliqué.
Le chemin sera long. À l'automne de ma vie
je demande l'apaisement.
On nous parle de joie, de foi, de bonheur,
comprenez que les victimes parlent de vide,
de peurs, et de chagrins.
Pardonnez-moi de ne plus croire.

PENSÉES À MES
FRÈRES ET SŒURS
DE BANQUISE.

Bruno Klein

“

Ma référente a tout accueilli. Elle a mis de la lumière, du sens, de la structure dans ce qui n’était que confusion.

« Les verrous en moi se sont desserrés. »

Ce fut mon chemin de reconnaissance

“ Après des décennies de silence suite aux violences sexuelles vécues à l'adolescence, je ressens avec tout mon être que je peux parler, et que je serai écoutée avec attention, respect et bienveillance. Les verrous en moi se sont desserrés. Tout ce qui était retenu en moi par les remparts de l'oubli, du déni, de la dissociation, s'est libéré par les mots. Ma référente a tout accueilli, elle a mis de la lumière, du sens, de la structure, dans ce qui n'était que confusion, enchevêtrements, émotions douloureuses. Ce fut mon chemin de reconnaissance et de réparation.

Florence L.

J'ai compris le lien

“ J'ai grandi dans une famille très catholique. J'ai toujours la foi, mais je ne suis plus pratiquant, je ne peux plus faire confiance à l'Église. Mon agresseur était un ami de la famille. J'étais bien dans ma religion avant, j'y trouvais du réconfort, de la spiritualité, mais je me suis éloigné. C'est avec ma référente que j'ai compris le lien entre cet éloignement et les agressions subies.

Bruno

J'ai besoin de comprendre

“ Oui, j'ai besoin de comprendre ce mécanisme de l'installation chez moi du traumatisme, comprendre comment en tant que victime on se construit, quelles empreintes celui-ci peut laisser et aussi les conséquences de la levée de mon amnésie traumatique. Je me dis que comprendre ce fonctionnement du psychotraumatisme me permettrait de détricoter là où c'est encore possible ce que je vis et ressens aujourd'hui, et d'aborder une réparation sans mettre en péril ma vie familiale, mon couple, mes enfants.

Anonyme

Les ricochets des violences subies

“ J'ai compris aujourd'hui les ricochets des abus. J'avais perdu l'estime de moi, je me sentais sali et humilié. Il n'y avait plus aucun sens à vivre, l'arc était brisé, la flèche de ma vie ne pouvait plus filer joyeusement. Fracassé à l'intérieur, j'ai voulu tout casser. N'arrivant qu'à l'échec, j'ai été acculé à errer, à chercher toujours plus loin, toujours plus fort la quête de quelque chose qui m'échappait toujours. Jamais satisfait, je devais dépasser les limites au mépris de ma propre vie, dans l'impossibilité de trouver ma place dans cette société dont j'avais été exclu.

Francis M.

Des paroles qui vous restructurent

“ Dans mon cas, la parole libérée a été dans un premier temps une parole libératrice, parole de connaissance sur mon vécu, comme une bombe de vérité qui bouleversera et transformera ma vie jusqu'au pardon, autrement dit un miracle, impensable pendant quarante ans de ma vie. (...) Je nomme paroles libérantes celles que nous avons reçues des équipes de l'**inirr** : des paroles qui vous restructurent et vous recréent car ce sont des paroles reçues et données, échangées et comprises, loin des jugements et de toute morale, mais qui vous percutent au point de susciter en vous le témoignage non pas vrai mais véritable, porteur du message libérateur de la reconnaissance et de la réparation, partielle peut-être mais vraie, indiscutable, inopposable.

Pierre-Marie Perillat

Avancer dans ma démarche, me reconstruire

“ Ce que j'attendais de la démarche : pouvoir parler avec quelqu'un qui connaît déjà, sans tout réexpliquer. La plaie est grande ouverte : avancer dans ma démarche, me reconstruire. Que l'Église prenne conscience du mal qui a été fait, parce que cela a été caché, et il y a eu tant de vies ruinées. Et une réparation financière, car tous ces traitements coûtent cher, et ne sont pas pris en charge.

Marie F.

Une même blessure aux multiples manifestations et infections

“ Dans cet accompagnement, j'ai appris que nos engagements, nos échecs, nos victoires, nos amours, nos craintes… dans quelque domaine que ce soit, se répondent les uns les autres et émergent d'une même blessure aux multiples manifestations et infections.

Isabelle Borochovitch

LE RÔLE DU RÉFÉRENT

À l'**inirr**, chaque personne est accompagnée par une ou un référent tout au long de son parcours. Au fil de quelques entretiens, un lien de confiance se construit. Il est au cœur de l'accompagnement.

Ensemble, ils élaborent un récit (appelé aussi « synthèse ») qui permet de retrouver une chronologie parfois bouleversée par le traumatisme, de faire des liens entre les événements et leurs conséquences, et de redonner de la cohérence à une histoire de vie souvent restée morcelée. Relu, amendé et validé par la personne, ce récit est ensuite transmis au collège qui l'étudie pour prendre la décision de reconnaissance et de réparation.

À l'**inirr**, nous constatons souvent que ce travail est une étape importante du parcours. Pour certaines personnes, il permet de se réapproprier leur histoire, de reconnaître que les violences en font douloureusement partie sans qu'elles les résument et d'amorcer une première mise à distance de ce qui a été subi.

Chercher à nommer les ressentis, les événements pour mieux les comprendre

“ Parler permet aussi, petit à petit, de penser les choses. Là où j’ignorais avoir été violée, les mots m’ont amenée à m’en rendre compte, à intégrer le viol, le nommer, le penser. Penser ce qu’il représente : l’intrusion suprême, et cela, hélas, de manière indélébile. C’est un sentiment dont on ne peut se débarrasser. Chercher à nommer les ressentis, les événements pour mieux les comprendre.

Marie F.

Mettre progressivement en mots le réel des violences subies

“ L’empathie et la bienveillance de la personne référente de l’**inirr** m’ont permis de mettre progressivement en mots le réel des abus dont j’ai été l’objet. En quatre longs échanges téléphoniques, j’ai pu reformuler les faits vécus, en préciser les conséquences à long terme, formuler mes besoins actuels les concernant. Grâce à l’indemnisation accordée, envisager plus sereinement la période à venir, pour une vie relationnelle riche en partage, ce qui suppose des moyens financiers qui me faisaient défaut.

Anonyme

LES CONSÉQUENCES DU PSYCHOTRAUMATISME

Lorsqu’une personne est confrontée à un événement d’une extrême violence, comme des violences sexuelles, son cerveau met en place des mécanismes de survie pour l’aider à faire face à ce qu’il se passe. Ces réactions sont normales et protectrices au moment du traumatisme. Il arrive cependant qu’elles persistent bien après la fin du danger.

Le traumatisme peut alors continuer à s’exprimer comme si l’événement était toujours présent. Il peut se manifester de différentes façons : souvenirs et images envahissantes (flashbacks), cauchemars, évitement de certaines situations, sentiment de danger permanent, difficultés émotionnelles, difficultés de concentration, difficultés relationnelles, modification de l’image de soi ou encore symptômes physiques.

À l’**inirr**, nous accompagnons souvent des personnes qui vivent ces difficultés sans toujours en comprendre l’origine. Les référents sont formés à repérer et à reconnaître les symptômes du psychotraumatisme, afin de les expliquer lorsque cela peut être utile. Mais chacun reste libre de faire ou non, le lien entre ce qu’il vit aujourd’hui et les violences qu’il a subies. Ce cheminement appartient toujours à la personne, à son rythme.

« Pourquoi moi ? Qui était-il ? Suis-je le seul ? »

LA DEMANDE D'INFORMATIONS AUPRÈS DU DIOCÈSE

Au cours de l'accompagnement, l'**inirr** prend contact avec le diocèse concerné afin de recueillir des informations sur la situation évoquée par la personne victime. Il est demandé à l'évêque d'indiquer si la personne mise en cause est identifiée comme auteur de violences sexuelles, si d'autres témoignages ont déjà été portés à sa connaissance et si des procédures judiciaires ou canoniques ont été engagées. L'évêque est aussi sollicité pour apporter des éléments factuels sur le parcours de cette personne au sein de l'Église.

Ces informations permettent de mettre le récit de la personne en résonance avec d'autres témoignages ou avec des faits déjà connus. Elles peuvent aussi aider à reconstituer une chronologie et à mieux comprendre le contexte dans lequel les violences se sont produites.

À l'**inirr**, nous constatons que cette démarche est souvent importante pour les personnes. Elle permet de sortir d'une histoire longtemps vécue dans l'isolement pour la replacer dans une histoire plus large, où apparaissent aussi les manquements de l'institution. Les violences ne relèvent pas seulement de la responsabilité de leur auteur : elles interrogent aussi les aveuglements de l'Église lorsqu'elle n'a pas su prévenir, entendre ou agir.

Mettre en avant des zones d'ombre

“ Lors des entretiens avec mon référent, j'ai pu apporter ce que j'avais rassemblé de mes propres recherches sur mon agresseur, et mettre en avant des zones d'ombre pour lesquelles je cherchais des réponses. Son parcours, ses différents transferts au gré de sa carrière, son décès en 1978, mais je n'arrivais pas à appréhender le personnage. Qui était-il ? Je ne sais pas pourquoi je voulais le connaître autrement que dans mes souvenirs de petit garçon agressé. Alors que nous allions clore mon dossier, mon référent m'a proposé de rencontrer une autre victime. À l'époque des faits, celle-ci était un jeune adulte qui avait bien connu ce prêtre. J'ai sauté sur cette occasion, et préparé toutes les questions que je voulais poser… La discussion a été libre, franche et directe. Il a pu me décrire la personnalité de notre agresseur, son obsession sur la sexualité, son emprise sur ses victimes et le milieu dans lequel il faisait ses choix. Nos échanges ont été émotionnellement intenses et prenants, j'en suis ressorti vidé, soulagé, car les choses prenaient leur place et moi je prenais plus de recul. Mes nuits sont plus apaisées, je dors beaucoup plus et sans aide médicamenteuse. J'ai pu répondre aux questions suivantes : pourquoi moi ? Qui était-il ? Suis-je le seul ? Enfin je peux mettre fin à cette obsession que j'avais de prouver mes dires, je peux mettre un terme à des années de recherches d'éléments et d'archives.

Damien Maes

J'ai posé beaucoup de questions sur mon agresseur

“ Je me suis posé beaucoup de questions. Au début, j'étais plutôt dans l'idée de me revancher, et me suis bien rendu compte que cela ne servait pas à grand-chose. Si j'ai demandé à rencontrer mon évêque, c'est que j'avais besoin de savoir de quoi le diocèse était au courant, et si d'autres personnes s'étaient manifestées. Devenue adulte, j'ai été obligée de participer à une journée pédagogique animée par mon agresseur, et je me suis rendu compte qu'il était en charge de la formation des jeunes enseignants. J'ai alors écrit à l'évêque de l'époque pour lui dire combien j'étais choquée que cette mission soit confiée à cet homme, étant donné ce qu'il avait fait, qu'il pourrait lui dire lui-même. Aucune réponse. Il a été nommé ailleurs, mais personne n'a pris contact avec moi, ne s'est occupé de moi. Quelques années plus tard, alors que je n'avais jamais parlé avec ma famille de ce qui m'était arrivé, mon frère, prêtre dans le même diocèse, est arrivé chez moi, et m'a proposé d'aller porter plainte au commissariat. L'Église était donc au courant.

Je suis issue d'une famille catholique très pratiquante, et mes parents ne pouvaient pas ne pas savoir. J'ai été incapable de voir ma mère avant sa mort, j'avais peur qu'elle m'en parle, et je n'étais pas prête.

Pour cette rencontre, j'ai voulu être accompagnée par une personne de l'**inirr**, car j'avais peur de ma réaction : ou bien le mutisme complet, ou bien une explosion. Nous y sommes donc allés à deux, et avons été accueillis avec bienveillance par le nouvel évêque. Il avait fait des recherches, bien que je n'aie eu accès directement à aucun document. Tout de suite, il m'a dit qu'il avait très peu d'éléments, mais un signalement fait par une personne que je connaissais. Cela correspondait à mon histoire. J'ai posé beaucoup de questions sur mon agresseur, et j'ai pu me rendre compte de sa fausseté : l'âge qu'il annonçait ne correspondait pas à sa date de naissance officielle ; il parlait toujours de sa guerre d'Algérie, avec des détails sanglants, et en réalité il ne l'avait pas faite du tout. L'évêque nous a dit aussi qu'il avait été manifestement protégé par un directeur diocésain. Cela m'a tout de même apporté de l'apaisement : j'ai été écoutée, entendue et comprise. J'avais peur de recevoir de ces excuses bateau, qui ne rachètent rien de ce qui n'a pas été fait en son temps. Je lui ai proposé mon aide face à ce genre de choses, pour que mon expérience serve.

Véronique Boudet

Je voulais le pardon de l'évêque du lieu

“ J'avais écrit à l'évêque pour demander s'ils avaient eu des échos d'abus par ce prêtre. Il m'a répondu que non et qu'il priait pour moi. Une réponse type, comme si j'avais demandé un certificat de baptême… Ce n'est pas ce que j'attendais ! J'ai ensuite écrit à l'archiviste du diocèse pour savoir si ce prêtre était toujours vivant : il était mort, mais j'ai reçu son CV qui montrait qu'il avait eu des problèmes ; on l'avait envoyé dans des îles lointaines. J'ai cherché aussi des photos, je me souvenais des lieux, de tout, alors que j'étais très petite. La mémoire traumatique retient beaucoup de choses. C'est pour cette raison que j'ai saisi l'**inirr** : je voulais le pardon de l'évêque du lieu, et je l'ai eu ! J'ai une immense reconnaissance pour tous ceux et celles qui ont participé à la Ciase, ils ont fait avancer les choses dans l'Église et ailleurs.

Marie-Noëlle P.

Aller à la rencontre de ce qui vous a anéanti

“ Je me posais trois questions : ce que j'ai subi, qu'est-ce que ça m'a fait, quelles conséquences dans ma vie ? Qui était le prêtre qui m'a violé ? Qu'est ce qui a pu l'amener à accomplir de tels crimes ? Quel a été son parcours, de quelles protections et complicités a-t-il bénéficié au sein de l'Église catholique ? J'ai mené mon enquête, avant même de rencontrer l'**inirr**. Tout le monde ne peut pas faire cela, il faut en avoir les ressources psychologiques, financières… Quand je me suis retrouvé en présence de prêtres, quand j'ai pénétré dans l'église où j'étais enfant de chœur, que je suis allé là où vivait ce prêtre, et sur sa tombe, quand j'ai découvert que nous étions plusieurs à avoir été agressé, et qu'il avait été protégé jusqu'au bout par sa hiérarchie, je me suis senti en danger de mort et je me suis effondré. Aller à la rencontre de ce qui vous a anéanti est d'une violence inouïe, mais ce fut pour moi la seule façon de m'en libérer.

Georges-Emmanuel Hourant

Je resterai donc avec cette question

“ À ma demande, ma référente m'a informé que mon agresseur était décédé. Je resterai donc avec cette question de savoir si j'aurais voulu le rencontrer. Je crois que j'attendais qu'il me demande pardon. Même si je sais que ce face-à-face aurait été terriblement difficile. Je ne sais pas non plus s'il y a eu d'autres enfants victimes. Cela me ferait beaucoup de peine de savoir que ce prêtre a multiplié les agressions sur d'autres enfants.

Bruno

Je suis tellement en colère d'être une victime « évitable »

“ Après toutes ces années, j'apprends que le diocèse était au courant. Et qu'il n'a rien fait. Pire, il a pris fait et cause pour l'agresseur. À la fois, ces mots de reconnaissance soulagent quelque chose au fond de moi, et, bizarrement, provoquent des torrents de colère. Je suis tellement en colère d'être une victime « évitable », d'être une victime « programmée ». Ces gens, ces guides spirituels, ces robes blanches et tous leurs défenseurs…

Anonyme

Conforté par un réel désir de vérité de la part de l'évêque

“ J'ai sollicité un entretien avec l'évêque actuel du diocèse où les faits ont été commis. Il nous a accueillis avec devant lui le dossier d'archives concernant mon agresseur, qui mesurait dix centimètres d'épaisseur, et nous avons pris le temps de le parcourir, en toute transparence de sa part. J'ai alors appris toutes les démarches que cet évêque avait faites à son sujet, auprès des instances judiciaires et du Vatican. Mon agresseur, après ma plainte classée sans suite, avait été condamné pour de nouveaux faits à de la prison ferme et à une amende conséquente ; il a été renvoyé de l'état clérical, suite aux démarches de l'évêque. Cette démarche d'ouverture des archives m'a conforté d'un réel désir de vérité de la part de l'évêque.

Julien C.

J'ai su qu'une autre victime avait témoigné d'agressions

“ Victime d'agression sexuelle de la part du curé de ma paroisse vers l'âge de 9-11 ans, j'ai décidé d'écrire à la Ciase. Plus j'écrivais, plus les souvenirs et les images remontaient, et je me sentais oppressé (maux de ventre…). Je n'en avais jamais parlé. Je me faisais peu d'illusion, me rappelant juste le nom du prêtre. Quelques courtes semaines plus tard, l'évêque me contactait par un mail bienveillant, en me demandant des précisions. Peu après, il me confirmait que ce prêtre officiait bien dans cette paroisse, dans ces années-là. Il était décédé, aucun fait d'agression n'était mentionné, des articles de presse relataient même la tristesse des paroissiens lors de son départ. C'était pour moi la douche froide, car j'avais connaissance d'au moins six enfants agressés, et selon l'évêque, j'étais la seule personne qui l'accusait. Il m'a assuré pourtant qu'il croyait à la vérité de mon témoignage et m'a soutenu, disant que les dossiers des prêtres des années 1970 n'apportaient guère d'éclairage sur ce sujet. J'ai continué le cheminement **inirr** avec la crainte de ne pas être cru, alors que je me rendais compte des dégâts que ces agressions avaient produits dans ma vie. Puis, au cours des entretiens avec ma référente **inirr**, j'ai su qu'une autre victime avait témoigné d'agressions par ce prêtre. Cela m'a enlevé un grand poids !

Jean-Louis G.

« L'amnésie traumatique permet de survivre à l'insupportable. »

Ces fragments qui resurgissent brutalement

« L'affaire Bétharram et sa médiatisation m'ont permis de découvrir un surprenant mécanisme : la mémoire dissociative. Ces violences subies enfant par ce prêtre furent telles que mon cerveau les avait totalement enfouies, probablement par protection. Pendant longtemps, ces souvenirs sont restés comme inexistants, jusqu'à ce que tardivement, des témoignages saisissants émotionnellement fassent office de clé déverrouillant une porte secrète. En 2019, le film *Grâce à Dieu* avait douloureusement révélé un premier fragment, riche en détails bien pénibles, puis en mars dernier, le témoignage à la télé d'une victime de Bétharram a déclenché un souvenir atroce, précis et venant étonnamment en complément du premier fragment. Ces révélations s'imposent alors brutalement, avec une netteté terrifiante, comme si mon cerveau révèle, depuis peu, quelques pièces choisies du puzzle qui restaient verrouillées. J'espère échapper à ce probable ordre crescendo sur ces révélations.

Cette médiatisation, si nécessaire pour la vérité collective, peut être un parcours chaotique pour nous, victimes, aux mémoires éclatées. Chaque récit public peut devenir un déclic douloureux, mais aussi un pas déterminant vers la reconquête de soi. Aujourd'hui je comprends que ces fragments qui resurgissent brutalement sont les pièces manquantes d'un puzzle dramatique, que le psychisme a judicieusement enfoui pour mieux protéger. Ce chemin vers la guérison oblige l'acceptation bienveillante de ces fragments de mémoires, même s'ils arrivent comme des coups de poing. Mais briser le silence est un chemin vers la libération : merci à l'**inirr** de l'incarner.

Bruno Mansard

L'AMNÉSIE TRAUMATIQUE

À l'**inirr**, nous accompagnons parfois des personnes qui, pendant des années, n'ont eu aucun souvenir des violences qu'elles avaient subies. D'autres n'en conservent que des souvenirs fragmentés, avec des périodes entières ou des images qui semblent manquer.

Ce phénomène peut être lié à une amnésie traumatique. À la suite d'un traumatisme, le cerveau peut rendre tout ou partie des souvenirs inaccessibles.

Chez certaines personnes, ces souvenirs peuvent réapparaître des mois ou des années plus tard. Cela peut se produire lorsqu'une situation, une odeur, un lieu, une émotion fait écho au traumatisme, mais aussi parfois sans raison apparente. Leur réapparition peut s'accompagner d'une intensification des manifestations du psychotraumatisme.

À l'**inirr**, nous ne cherchons jamais à faire émerger des souvenirs. Notre rôle est d'accompagner la personne dans la compréhension de ce qu'elle vit aujourd'hui.

Une nécessité vitale d'oublier

“ L'amnésie traumatique permet de survivre à l'insupportable : elle vient d'une nécessité vitale d'oublier. Mais cet oubli n'est pas sans conséquences : il embarrasse le quotidien et suscite une réactivité démesurée et imprévisible, dont on ne connaît pas l'origine. Après plusieurs démarches thérapeutiques dans ma vie d'adulte pour le moins chahutée par les pulsions suicidaires récurrentes, j'ai finalement entamé une psychanalyse corporelle. J'ai mieux compris ma réactivité, ainsi que mes empêchements passés.

Des doutes ont pu surgir : est-ce que je ne me suis pas inventé une histoire ? Il m'a fallu du temps pour reconnaître et intégrer ce que j'avais vécu. Grâce à ce travail d'acceptation, j'ai pu saisir l'**inirr** avec confiance quelques années plus tard. Je n'ai pas été déçu : être accompagné par l'**inirr** fut une nouvelle étape essentielle sur mon chemin de guérison. Le retour du diocèse a permis de confirmer certains éléments factuels de mon histoire. Mon accompagnement à l'**inirr** est donc venu consolider ma légitimité, et il m'a aidé à passer de l'état de victime à celui de témoin.

Henri Morinière

J'ai tout enfoui pendant très longtemps

“ J'avais 11 ans, j'en ai maintenant 49, j'ai tout enfoui pendant très longtemps, mécanisme de mon cerveau pour supporter l'insupportable, les consommations de drogues m'ont aussi aidé pour ça. Cela m'est revenu à l'âge de 30 ans quand je suis devenu père pour la première fois, je me suis effondré avec la peur panique que ce traumatisme arrive à mes enfants et je me sentais démuni pour les protéger. Un long chemin de dépression, de séances avec des psychologues, des séjours en clinique psychiatrique, des périodes d'angoisse et de mal-être, de relations sociales dégradées avec mes proches. J'avais développé une capacité à mentir aisément, à dissimuler les choses et mon malaise. Cela a bousillé pas mal de choses dans ma relation avec mes enfants… et chamboulé mon rapport à l'Église, je ne pouvais plus voir un curé. Dans les moments familiaux du dimanche, de Noël, je jouais le mec heureux, mais j'étais triste à l'intérieur de moi. J'ai eu du mal à raconter à mes parents ce qui m'était arrivé, je leur en ai voulu. Même si maintenant j'ai compris que beaucoup de personnes n'ont rien soupçonné de ces passages à l'acte. Des tas d'autres enfants ont été victimes, mais ce sont mes parents qui ont fait la recherche pour savoir ce qu'il était devenu, et qui ont découvert qu'il avait été déplacé à Bordeaux, où il a recommencé. Et ça, c'est impardonnable, il aurait dû être radié.

Marc H.

Une remontée violente de souvenirs

“ C'est arrivé par hasard, mon frère m'a envoyé un article paru dans la presse sur notre ancien lycée, sans savoir que j'étais concerné. Cela a provoqué chez moi une remontée violente de souvenirs, par flashs envahissants, comme si jusque-là je cherchais à me les cacher. Depuis, j'ai des vertiges, je ne tiens pas debout, je ne peux plus travailler.

Anonyme

La vie commençait à gagner cette obscure contrée

“ Tout d’un coup, événement surprenant, je ressens quelque chose sur la cuisse droite, tout en haut, près de l’aine. Qu’est-ce qu’il se passe ? Est-ce que je rêve ? De quoi ça parle ? Me revient en mémoire, surgi des brumes d’un passé oublié, un autre toucher. Je rêve, j’invente ?

Non, la sensation est là, je ne peux pas faire comme si elle n’existait pas. Ma carapace émotionnelle est en train de se fissurer, mettant à nu des événements enkystés depuis plusieurs décennies. Dans mon corps, dans mon psychisme, cela bouge et s’agite et je me mets à ressentir et à dire pour la première fois… Une mémoire très ancienne et qu’on aurait pu croire effacée s’est animée au point de devenir toute fraîche, livrant un poids d’émotion qui avait été contenu, figé, cristallisé, me donnant cette extrême raideur, cette ankylose de l’âme.

La vie commençait à gagner cette obscure contrée où ne régnaient auparavant que le blocage et l’incapacité. La vie se mettait à circuler et à prendre le pas sur la mort, les sensations se réveillaient et il m’a fallu les accueillir une à une : la rage, la colère, l’effroi. J’ai pu alors accueillir le mouvement de la vie et petit à petit me défiger pour me sentir enfin libéré, désincarcéré. C’était à l’école presbytérale, j’étais en quatrième… La première fois, il s’est assis à ma droite et a posé sa main sur ma cuisse, près de l’aine, jusqu’à me toucher le sexe. Je me suis raidi, peur et tétanisation, j’étais comme l’antilope faisant la morte entre les griffes du lion.

Francis M.

Le voile d’une amnésie s’est déchiré

“ J’avais 50 ans quand un burn-out m’a expédiée chez le psy. Dès la première séance, le voile d’une amnésie s’est déchiré. J’ai dû décoder l’impact de ce crime sur ces quarante années de silence : automutilations, alcoolisme, tentatives de suicide. La seule thérapie me laissait inassouvie face à un possible apaisement. Aujourd’hui, j’éprouve une joie profonde dans laquelle se consume la souffrance. Sortir de l’ombre, aller au bout d’une démarche de reconnaissance officielle, un besoin fou de justice. Mission accomplie !

Élisabeth Bauland-Duparc

Mettre des mots sur une situation que je ne comprenais pas

“ J’ai été victime d’une amnésie traumatique pendant longtemps. Quand tout est revenu j’étais en dépression. Alors, quand j’ai rencontré ma référente, je ne savais pas où j’allais. Elle a su mettre des mots sur une situation que je ne comprenais pas, que je n’assumais pas. Aujourd’hui je suis soulagée parce que c’est fini, je ne fais plus de cauchemars, je n’ai plus de flashbacks. J’ai posé mon sac à dos et ça va mieux.

Bénédicte Garel

Jacqueline

Pour tous ceux qui ont souffert de violences, sous toutes ses formes.
Pour les absents, Francis, Isabelle…
Pour Frédérique.
Et pour nous qui cheminons avec cela, pour tous ceux qui nous accompagnent.

Relation, confiance et espérance

Je confie à Notre-Dame toutes les personnes victimes. Qu'elles trouvent la paix, la dignité et la force de continuer leur chemin.

À toi l'enfant que j'étais :
je te le dis aujourd'hui :
« Tu n'étais pas coupable. »

Pour que Jacques,
mon père, puisse se
reconstruire et ne plus
en souffrir.

Pour Isabelle, Gabriel, Karin, Gloria,
Miryam, Caroline, Anne, Brigitte,
Anne-Charlotte, Marceline et toutes
les autres… Vous êtes magnifiques,
vous êtes de l'or et de la lumière.

Bruno Klein

IV.

“Et quand arrive la lumière de la reconnaissance...

« Jamais je n'ai reçu une lettre comme celle-là. »

Chaque phrase sonnait juste

« Quand j'ai entendu ce que ce courrier contenait, une émotion positive intense m'a envahi, moi qui ne pleure jamais, je n'ai pas pu réprimer mes larmes, des larmes apaisantes qui me permettaient enfin de « ranger » mon traumatisme à sa juste place. Je retrouvais la parfaite compréhension et la qualité d'écoute de ma référente, lors des échanges parfois difficiles pour moi. Chaque mot, chaque phrase sonnait juste et racontait mon agression, et les conséquences sur ma vie. Le déroulé des faits, la non-réaction de l'Église, tout y était, reconnaissant ma qualité de victime, sans jugement, sans pathos. Je pouvais enfin me réconcilier avec l'adolescente et l'adulte pleine de culpabilité de n'avoir pas su dire non et de colère vis-à-vis de l'institution. Jamais je n'ai reçu une lettre comme celle-là, et je la relis régulièrement avec toujours la même émotion.

Anonyme

J'ai été sensible à chaque mot

« Grand merci pour votre courrier. Je l'ai lu et relu avec attention, et tiens à vous dire combien j'ai été sensible à chaque mot. Enfin ! Le petit garçon et l'adolescent que j'étais vont trouver un peu de paix. Bien entendu, les blessures profondes et multiples resteront gravées dans nos mémoires et nos corps abîmés.

Anonyme

LA LETTRE DE RECONNAISSANCE DE L'INIRR

La décision de reconnaissance et de réparation s'inscrit dans le prolongement de l'accompagnement mené avec le référent de situation. Elle est prise par le collège de l'**inirr**, composé d'une dizaine de membres, qui examine chaque situation à partir du récit élaboré avec la personne et validé par elle. Cette décision prend ensuite la forme d'une lettre de reconnaissance signée par la présidente. Elle est d'abord lue à la personne victime avant de lui être transmise.

Cette lettre revêt une portée particulière en ce qu'elle émane d'une instance indépendante. Elle reconnaît les violences subies, leurs conséquences dans la vie de la personne et, lorsque c'est le cas, elle énonce les manquements de l'institution qui ont pu aggraver ses souffrances.

À l'**inirr**, nous constatons que cette reconnaissance apporte souvent un soulagement. Elle est une étape importante du parcours. Pour beaucoup de personnes, elle vient enfin nommer ce qui n'avait jamais été reconnu.

Comme cela fait du bien !

“ En 2022, je décide de faire appel à l’**inirr**, pour dire à l’Église ce qu’il s’est passé, et pour essayer de calmer la colère qui est toujours en moi. Je m’entretiens à de nombreuses reprises avec une référente de situation qui dresse un portrait des faits, de la situation d’emprise et de l’immixtion de mon agresseur dans ma vie, la réponse de l’Église, ses manquements, les conséquences dans ma vie. Je recevrai un courrier du président de la Conférence des évêques de France : « Au nom de l’Église, je vous exprime ma honte profonde pour ce qui vous a été imposé par un prêtre en mission d’Église. » Comme cela fait du bien ! Il n’a pas pu être jugé puisqu’il y avait prescription, mais l’Église me demande pardon et me dit qu’elle me croit : quel soulagement ! Quelle victoire ! Cette reconnaissance a participé à la réparation. Après mes parents et le psychiatre, on croit en ma parole et c’est salvateur.

Fabienne Rémond

Des victimes collatérales de mon histoire

“ Cette reconnaissance m’a permis d’aller lire la lettre reçue de l’**inirr** sur la tombe de mes parents. Je l’ai aussi lue à mes deux filles et à la mère de mes filles. Aujourd’hui nos relations sont apaisées parce qu’on a pu poser les choses, et j’ai pu leur dire que j’étais conscient qu’elles aussi étaient des victimes collatérales de mon histoire.

Anonyme

Il n’est jamais trop tard

“ L’**inirr** a su me donner ce sentiment de reconnaissance, et d’une juste réparation. Je revois désormais mon enfance de façon plus apaisée, j’ai davantage de compassion pour le petit garçon innocent que j’étais. Ma colère s’est assagie, et surtout j’envisage l’avenir avec beaucoup d’espoir. Un espoir nouveau pour moi ; une forme de foi en la vie, en dépit de celle que j’ai perdue jadis en les institutions religieuses. Si vous avez été victime d’un pédocriminel de l’Église, et que des circonstances ne vous ont pas permis d’obtenir un procès, je vous recommande vivement de vous faire accompagner par l’**inirr**. Il n’est jamais trop tard, l’espoir vous est permis.

Frédéric

Une lettre de reconnaissance longue, détaillée

“ Une lettre de reconnaissance longue, détaillée, que j’ai écoutée ému aux larmes. C’est ainsi que j’ai appris que je n’étais pas le seul à avoir saisi l’**inirr**, parmi les nombreuses victimes de mon agresseur. Mais il y manquait ma principale demande : qu’il y ait un appel à témoignage aux victimes de mon prédateur.

Patrick Bossut

La clé qui a libéré mes chaînes

“ Je vais pouvoir vivre plus légèrement que ces dernières décennies (...). Cette reconnaissance de l’**inirr** est pour moi la clé qui a libéré mes chaînes, elle est pour le moins salvatrice aussi moralement. À tous et toutes merci de m’avoir écouté, supporté par moments.

Jean-Louis Bonneau

La restauration par l'inirr m'a sauvée

“ Ma vie a été empoisonnée pendant plus de soixante ans par un forfait ecclésial : emprise et violence sur mineure, avec des conséquences calamiteuses. On est désespéré : pourquoi cette fatalité s'est-elle abattue sur moi ? Pourquoi ai-je été une proie ? Et quand arrive la Lumière de la Reconnaissance qui vous exonère, peu importe le (peu de) temps qu'il me reste à vivre, avec mes cicatrices, on ne m'enlèvera plus la Joie de me savoir sauvée.

La Restauration par l'inirr m'a SAUVÉE. Lavée de toutes les conséquences de la prédation, je recouvrais l'estime de moi et la capacité de m'affirmer en public ; je pouvais renaître à la vie (il n'est jamais trop tard). Le « secret » levé auprès de nos enfants, victimes collatérales. Avec la collaboration de l'inirr, notre famille a trouvé un nouvel épanouissement, celui d'être VRAIS ensemble. Notre couple a pu se réinventer (à plus de 75 ans !). Un couple asymétrique : mon mari m'ayant épousée « abîmée », ayant pallié les conséquences de mon agression ne savait que faire pour me faire plaisir (désir éteint en moi). Pendant ma démarche, il s'est autorisé à craquer : grave opération intestinale, puis un an de psy. Et moi que la restauration avait libérée, désinhibée, j'ai retrouvé le goût de son confort, ses besoins, ses désirs à lui…

Clotilde T.

« L'évêque m'a dit : “Je vous crois”. »

Je peux tourner une certaine page

“ J'ai rencontré l'évêque, accompagné d'un membre de l'inirr, c'était bien qu'il soit avec moi. Ce qui m'importait, c'est qu'un ecclésiastique prenne conscience de la gravité des faits, et me demande pardon. Un prêtre qui célébrait chaque jour l'eucharistie avait sur sa patène des victimes, c'est dur ! Pour moi, il y a eu des conséquences dans ma vie. Et un manque de confiance envers l'Église : le problème ce n'est pas que des clercs faillissent. Là comme ailleurs il y a des gens fragiles, malades. Mais que cela soit resté caché ; ils ont voulu faire croire qu'ils étaient solides, et maintenant Église est éclaboussée par ces scandales… Pour le reste, c'est à moi d'assumer les conséquences, celles de toutes les victimes d'abus. Personne n'y peut rien. Ma démarche a abouti là, je peux tourner une certaine page.

Marie-Noëlle P.

Le besoin de reconnaissance

“ Je suis sortie de l'amnésie au bout de quinze ans, pour des viols et attouchements répétés entre mes 7 et mes 14 ans, dans un contexte spirituel et sacramentel (première communion, cours de catéchisme…) ; déjà à ce moment-là j'ai éprouvé le besoin d'une reconnaissance. Les faits n'étaient pas connus, il n'y avait aucune parole officielle, lors de mon premier contact avec l'évêque, j'ai eu l'impression de déranger, notamment puisque mon agresseur était décédé. Nous n'étions que deux, paraît-il, à nous être plaints.

Un communiqué de presse a été publié en 2017, parlant seulement de « gestes inappropriés », envers deux jeunes filles. Mais le temps passant, on s'est rendu compte que nous étions bien plus nombreux ; nous avons demandé un nouveau communiqué, sans succès. Je ne pouvais pas continuer avec ce sentiment que l'Église s'en fout, j'avais besoin d'être écoutée. Nous avons alors créé un collectif, et décidé de communiquer : nous avons été quatre à témoigner dans le journal (*La Croix*) et sept à huit victimes nous ont contactés, en plus de celles que nous connaissions.

En 2024, nous avons appris qu'il y en avait eu vingt-cinq. Une nouvelle cellule d'écoute a été créée, plus accueillante. Et l'année suivante j'ai enfin pu faire ma démarche auprès de l'**inirr**, après beaucoup d'attente. Dans ma lettre de reconnaissance, il était écrit que je demandais une cérémonie publique de réparation, qui a été acceptée par l'évêque.

Les « négociations » avec l'évêché pour l'organiser ont été difficiles, avec cette chape de plomb que je sentais toujours peser quand on voulait nommer les actes et les personnes, et des réflexions très violentes comme « On dirait que vous voulez vous venger ! », c'était comme si on nous collait une étiquette d'ennemis de l'Église. Mais on est toujours dans l'Église, alors qu'on aurait pu partir ! Il y a pourtant eu un cheminement, très lent, épuisant pour nous qui par notre expérience savons ce qui est juste ou pas de faire. Quelquefois, en rentrant chez moi en voiture, j'ai éprouvé l'envie de mourir, quel sens a tout cela… Pourtant ce travail en commun a été positif, avec un vrai souci les uns des autres, des paroles de pardon posées.

Claire M.

Je voulais que ça vienne du cœur

“ Je n'avais rien préparé, je voulais que cela vienne du cœur… J'ai dit combien c'était difficile pour moi d'être là, j'avais la gorge nouée, les mains moites, la respiration courte. J'ai expliqué à l'évêque le contexte des faits, la situation anormale qui aurait dû alerter autour de moi toutes les personnes en contact avec cet agresseur. L'évêque s'était renseigné sur cet homme et avait retrouvé son dossier : il avait ensuite été condamné, après des plaintes d'autres mineurs. Il m'a dit : « Je vous crois, cela s'est vraiment passé. »

Marc H.

« Une réparation financière. »

LA RÉPARATION

La reconstruction est un chemin, souvent long, qui ne s'arrête pas avec la décision de l'**inirr**.

L'accompagnement proposé par l'instance constitue une étape de ce parcours. Pour beaucoup de personnes, c'est une étape importante, parfois décisive, mais le chemin se poursuit ensuite.

La réparation n'a pas la même signification pour tous. Elle se construit avec chaque personne, à partir de ce qui peut contribuer, pour elle, à un sentiment de reconnaissance, de justice ou d'apaisement.

Elle peut prendre la forme d'une contribution financière, si la personne le souhaite. Elle est toujours proposée. Cette somme ne prétend pas être à la hauteur des violences subies, elle ne pourra jamais l'être. Mais elle peut permettre de financer des soins, de soutenir un projet ou d'engager une démarche qui a du sens pour la personne aujourd'hui. D'autres choisissent également des démarches restaurratives, élaborées avec l'**inirr** ou menées de manière autonome. L'essentiel est que la réparation corresponde aux besoins de la personne et s'inscrive dans son propre chemin de reconstruction.

Que l'argent de l'Église serve

« La somme de réparation que j'ai reçue, je l'ai donnée à un hôpital d'enfants, qui s'occupe des maladies graves, neurodégénératives, des cancers. Pour moi, c'est de l'argent sale, alors au moins que l'argent de l'Église serve à redonner le sourire à des enfants, du soleil dans leurs vies.

Jacques Hoffner

Attester concrètement de la reconnaissance

« Au départ je me suis dit que cet argent était sale mais j'ai compris qu'accepter cette indemnisation c'était aussi permettre à l'Église d'avancer en apaisant son propre fardeau. J'ai compris aussi que cette réparation financière venait attester concrètement de la reconnaissance du crime et des agressions que j'ai subies. Et l'importance de cette reconnaissance, je la mesure, vraiment.

Anonyme

Je considère que j'ai été reconnu

Ce qu'on a subi n'a pas de prix. J'avais chiffré moi-même les réparations que je demandais à l'**inirr** : une psychothérapie, des retraites de guérison, les frais d'un procès que j'ai participé à financer pour la seule victime de mon prédateur qui pouvait encore porter plainte… J'ai eu nettement plus que le total des frais, je considère que j'ai été reconnu.

Patrick Bossut

Vivre plus sereinement

“ J’ai eu beaucoup de mal à accepter la décision financière : j’ai eu le maximum, et cette compensation me semblait une façon pour l’Église de s’en tirer, en payant et c’est fini ! Quand j’avais tiré la sonnette d’alarme, plusieurs fois, personne ne m’avait répondu, je n’avais jamais vu personne de l’Église. Cet argent ne rachète pas le fait que j’ai été mal traitée. J’en ai discuté avec ma référente, qui m’a dit que c’était à moi de décider de la manière de l’utiliser. Et finalement, il a été bien utile pour vivre plus sereinement mon retour en France. J’étais partie travailler à l’étranger, sans doute pour mettre de la distance avec ma famille, qui ne pouvait pas ne pas savoir.

Véronique Boudet

DANS LA VIE, IL EST NORMAL DE PAYER POUR LES FAUTES COMMISES, L’ÉGLISE CATHOLIQUE DOIT PAYER, IL FAUT QUE CELA LUI COÛTE…

Anonyme

La question de ma légitimité au regard de cette réparation

“ Quand on m’a annoncé la somme de réparation, je me suis dit qu’il fallait que j’en fasse quelque chose. Je m’interrogeais sur la question de ma légitimité au regard de cette réparation. Ma femme était informée de ma démarche, et savait ce qu’il m’était arrivé. Mais pas mes deux garçons, qui ont la trentaine. À 63 ans, je me suis dit que c’était le bon moment de le leur dire, et de partager cette somme avec eux. Cela n’a pas été facile, avec la résurgence des souvenirs. Balayer des années de vie, employer les mots justes, ne pas donner les détails, mais expliquer les conséquences sur ma vie, sur le plan physique, psychique, spirituel, parler de mon travail avec l’**inirr**. Je ne l’aurais pas fait s’il n’y avait pas eu l’accompagnement de ma référente en amont de cette démarche. Cela a été un choc pour eux, sur le moment ils ont été émotionnellement un peu submergés, et ont peu parlé. Plus tard, mon aîné, qui avait commencé une psychanalyse, m’a dit qu’il y avait des choses qu’il comprenait mieux maintenant. Mon second, encore plus tard, qu’il avait entendu parler de ces faits, croyait que cela existait peut-être, mais seulement chez les autres. Il faudra encore en reparler.

Bruno

C’est une question de justice

“ Je ne revendiquais pas d’argent, par éthique personnelle, mais je trouve que c’est une question de JUSTICE, et que c’est nécessaire. Le montant en est signifiant, ce n’est pas un simple symbole. Pour moi c’est un ballon d’oxygène non négligeable quand ma santé physique et mentale a entravé ma progression professionnelle, et donc réduit mes revenus. Et cela me permet de distiller des aides à l’éducation des jeunes, les miens et les autres. Armer les enfants issus de la guerre et de l’immigration notamment, pour qu’à 13 ans ils ne tombent sous aucune emprise. Ce faisant, au bout de mon propre chemin je m’offre un avenir…

Clotilde T.

De cœur en cœur d'espérance en espérance

Rien n'est immuable

Plus jamais ça !

On ne peut pas changer le passé mais on peut refuser qu'il soit oublié.

Pour toi mon amie, que tu puisses te défaire de ces chaînes.

Que la vérité continue
d'ouvrir un chemin de
justice et de paix.

Qu'importent
la houle et les récifs
si la mer vient mourir
en caresse.

Marie-Elisabeth
Pascal Bachir

Bruno Klein

“Devenir sujet de ma vie.

LES DÉMARCHES RESTAURATIVES

À l'**inirr**, nous savons que la réparation passe par des démarches concrètes construites avec la personne accompagnée, parce que la seule dimension financière est insuffisante.

Elle est toujours envisagée et certaines personnes souhaitent s'y engager : rencontrer un représentant de l'Église, parler à ses proches, témoigner, rencontrer d'autres personnes victimes, mener une démarche mémorielle, écrire, réaliser une œuvre d'art… Ces démarches restauratives sont libres, volontaires et ajustées à chaque situation, en fonction des attentes de la personne. Elles peuvent être mises en œuvre de manière autonome ou coconstruites avec l'appui de l'**inirr**.

Le rôle de la ou du référent est de l'aider à identifier ce qui aurait du sens pour elle, à préciser ce qui serait utile à sa reconstruction aujourd'hui, et à garantir un cadre sécurisant pour la mise en œuvre de ces démarches. Elles peuvent contribuer à retrouver un pouvoir d'agir, souvent mis à mal par les violences subies.

Les démarches restauratives ne sont jamais une étape obligatoire. Pour certaines personnes, la reconnaissance et la contribution financière apportent une forme d'apaisement suffisante. Pour d'autres, le besoin de poser un acte ou d'engager une démarche qui ait du sens pour elles et qui contribue à leur reconstruction, est nécessaire.

« Écrire… Donner… Parler… Partager… Prévenir… Oser ! »

Me connecter à ce que je ressens

« À la deuxième rencontre avec l'**inirr** je note le projet de devenir SUJET de ma vie ! Le travail se poursuit et porte ses fruits jusqu'à la lettre de Reconnaissance rédigée par l'**inirr**. Là, il y a comme un basculement : je suis reconnue dans ce que je suis… À partir de là, je m'exerce et j'arrive à me connecter à ce que je ressens. Je dis non, si cela ne me convient pas ; je m'exprime, même si je sens arriver un conflit. Je m'accorde d'aller jusqu'au bout d'un désir bon pour moi, même si mon entourage n'est pas d'accord ! C'est encore nouveau, cela me demande de l'attention et parfois même comme un effort. Je suis en chemin vers plus de liberté.

Anonyme

Dire ce qui m'est arrivé

« Pour moi, il est important d'apporter mon témoignage. Dire ce qui m'est arrivé a été important pour moi, car cela m'a permis de mieux comprendre les conséquences qui s'en sont suivies tout au long de ma vie. Et pour éviter cela, je souhaite qu'il puisse y avoir plus de prévention, pour permettre aux enfants de pouvoir parler aussitôt : cette prévention peut se faire dans tous les lieux accueillant des enfants, et aussi auprès des parents pour leur permettre de réagir aussitôt qu'ils constatent un changement de caractère de leurs enfants.

Romuald Anger

En parlerez-vous à vos filles ?

“ Ce n’est qu’en octobre dernier que j’ai parlé à mes deux filles de ces violences et de leurs conséquences. Intimement persuadée que rien de bon ne pouvait sortir d’un tel désastre, je n’en parlais jamais. Aussi la question de ma référente, « En parlerez-vous à vos filles ? » m’a bouleversée. Elle m’a même paru déplacée et mal venue. Comment annoncer à des enfants que leur mère a été violée par un prêtre ? Cela avait-il de l’intérêt ?

Pourtant cette question ne m’a plus quittée. Je sais aujourd’hui que la qualité de relation créée avec elle fut déterminante. En plus de la rencontre avec une étudiante qui m’expliqua que la charge des événements traumatiques se libère par la parole, et libère aussi les générations futures, d’après la psychologie transgénérationnelle. Une fois la décision prise, j’ai invité tour à tour mes deux filles à déjeuner avec moi. Je suis encore étonnée de la simplicité et de la fluidité de nos échanges. Elles m’ont remercié de la confiance que je leur manifestais, cet aveu a resserré nos liens.

Marie G.

Lui dire ce que je n’avais jamais pu lui dire et enfin tourner la page

“ L’évêque était arrivé avant nous, il avait repéré la tombe et nous y a conduits en silence. Il y avait du vent, il faisait froid, nous avons entouré la tombe, mes filles à la tête, et moi juste devant la stèle. Ma référente et l’évêque m’entouraient.

J’ai été violé à 12 ans par le supérieur du petit séminaire où j’étais interne. Un ami m’avait parlé de l’**inirr**, où je pouvais obtenir réparation. Mais quelle réparation ? Je ne voyais pas. Le pardon ? Tu devrais y réfléchir, m’a suggéré une amie. Et ma référente à son tour… Je me disais, mais de quelle réparation me parle-t-elle, le passé est passé, il n’est pas possible d’y revenir ? J’avais quitté l’Église écœuré, je croyais vivre très bien en athée.

Mais cette réparation s’est concrétisée grâce à elle, qui a joué un rôle d’écoute remarquable : aller sur la tombe de mon prédateur pour lui dire ce que je n’avais jamais pu lui dire, et enfin tourner la page.

L’événement a demandé une préparation importante : qu’est-ce que j’ai à dire, pour quoi faire ? Cela m’a obligé à me poser des questions dans mon cœur et dans mon ventre. L’équipe de l’**inirr** m’a aidé à cerner ce qui était important pour que ce soit juste et restauratif. C’est elle aussi qui a pris contact avec l’évêque du diocèse, car je pensais qu’il fallait qu’il soit là pour entendre, et mes filles aussi, pour qu’elles sachent, et parce qu’elles en ont subi les conséquences aussi.

J’avais préparé une lettre. Et reconnu à ce moment-là une caractéristique chez moi : dans un moment crucial, comme un passage délicat en montagne, ou quand je dois prendre la parole en public, je sens un frisson qui me parcourt et je me dis « Jacques vas-y, il s’agit de ta survie ! » Cette lettre, je l’ai ensuite brûlée sur sa tombe. Pour moi, il y a un avant et un après ce moment.

Jacques G.

Je le donne ce pardon !

“ Bien avant ma démarche à l’**inirr**, j’avais eu ce besoin qu’un représentant de l’Église me demande pardon pour ce que j’ai subi, et le traumatisme qui a accompagné ma vie. Plutôt que de me demander pardon, l’évêque m’a demandé la permission de me demander pardon, parce que parfois des victimes n’en ont rien à faire de ce pardon. Et moi, je me suis aperçu que j’attendais cela depuis mes 11 ans.

Ça a pris du temps, mais je le donne, ce pardon. Depuis quelque temps, je me mets à fréquenter les églises, j’ai encore du mal avec les prêtres et les aubes, je ne vais pas à la messe, mais je rentre pour prier. C’est un début de réconciliation. J’aimerais bien aussi aller voir des séminaristes pour témoigner, leur dire comme c’est dévastateur pour les enfants et pour leur entourage, donc pour toute la société. S’ils ont des pulsions ou des idées qu’ils n’arrivent pas à gérer, qu’ils quittent l’Église et qu’ils se fassent aider.

Marc H.

Parler, c’est écouter la petite fille que j’étais

“ Oser parler publiquement demande du courage. Parler, c’est écouter la petite fille que j’étais, et lui permettre d’exister, d’être reconnue. Je réalise aussi comme par mes mots sur mes maux j’ouvre les portes à d’autres qui ont subi également des violences sexuelles et qui n’osaient pas regarder leur passé malgré la souffrance de leur corps. Le corps n’oublie pas ! Il est important de reconnaître l’amnésie traumatique. Plus jamais ça, plus jamais une société coupable de silence, qui ferme les yeux sur des monstruosités.

Marie-Hélène Espel Vaucheret

Il fallait que je mette les choses au point

“ J’avais déjà écrit à l’évêché, et je n’avais pas eu de réponse. J’étais dans une telle colère… Quand j’ai demandé à rencontrer l’évêque, pour être honnête, c’est que je voulais m’en bouffer un. Il fallait que je mette les choses au point, lui dire qu’on continuait à déplacer les loups d’une bergerie à l’autre. Et c’est le contraire qui s’est passé : je n’ai pas eu le temps de parler, il m’a mis au courant de ce qui se passait dans le diocèse, m’a posé des questions sur ma reconstruction avec l’**inirr** ; à ma femme, qui était venue avec moi, sur la manière dont elle l’avait vécu. Il a été intéressé par mon expérience, et m’a dit qu’il me recontacterait.

Je pensais que c’était une promesse de politicien, et puis si… Depuis, nous nous voyons régulièrement. Je redécouvre ma foi, qui était comme en transparence de ma vie. Nous avons monté une commission d’écoute et d’accueil des personnes victimes, pour faire de la prévention dans les écoles, les paroisses, auprès des séminaristes, des jeunes parents. Nous allons participer aussi à un partage avec d’autres personnes victimes, où ma femme témoignera autour des abus sexuels dans l’Église. Il est question aussi d’aider le diocèse voisin, moins avancé que nous.

Jacques Hoffner

Contribuer à une parole

“ Lors de mon adolescence, j'ai été sous l'emprise d'un prêtre pendant une dizaine d'années. J'ai choisi de partager mon cheminement, depuis le moment de ma prise de parole jusqu'à aujourd'hui, parce qu'il m'est apparu qu'au-delà du narratif souvent contenu dans un seul mot (emprise, viol, agression…) se dévoilent une multitude d'empêchements, renoncements, ressentis potentiellement violents, occultés par les commentateurs ou souvent par les victimes elles-mêmes. Je souhaite éclairer cette réalité du vécu des victimes de ce que l'on appelle globalement « les violences sexuelles ». C'est aussi ma manière d'essayer de contribuer à une parole qui reste bien souvent difficile.

Marie F.

Parler à visage découvert

“ Parler à visage découvert, cela ouvre la parole, incite d'autres à parler. Ce qui est le plus dur c'est de parler de ce qu'on a subi. Ma vie est mille fois meilleure maintenant que j'ai parlé. J'ai témoigné pour le journal régional, j'ai fait une vidéo, pour parler aux jeunes, expliquer ce qu'il peut se passer, leur dire que leur corps leur appartient, et tout ça. J'ai parlé aussi des soins que je reçois dans un centre médicopsychologique : deux personnes m'accompagnent toujours. Je vais témoigner sur ma reconstruction durant la semaine de la santé mentale. Et je suis en train d'écrire un livre sur ma vie : Je n'ai pas demandé à naître. Qu'il soit publié ou non, mettre sur papier ce qui m'est arrivé m'a libéré.

Jacques Hoffner

J'ai pu parler avec un évêque de façon apaisée

“ Dans les années 2000, un procès aux assises a eu lieu concernant notre agresseur. Puis il y a eu les scandales de 2016, j'avais besoin d'exprimer ma colère à la hiérarchie de l'Église prévenue mais qui a gardé le silence. J'ai effectué seule mon premier chemin de réparation en écrivant des lettres aux évêques ; dans la plupart du temps, ces courriers sont restés sans réponse. Quand j'ai de nouveau exprimé à ma référente ce besoin d'interpeller les évêques, elle m'a conseillé, pour éviter le risque de non-réponse et de nouvelles blessures, de solliciter plutôt une rencontre. Avec son aide, j'ai pu parler avec un évêque de façon apaisée ; lui m'a accueillie, écoutée. Nous n'étions pas d'accord sur tous les points mais j'ai pu lui dire le chemin que j'avais fait. L'entretien a porté sur le fonctionnement de l'institution face aux violences sexuelles. Je voulais pointer l'incompréhension des évêques sur la gravité de ces actes et de leurs conséquences qui impactent des vies entières, ainsi que celle des proches. Et attirer son attention sur le fait qu'il faut continuer à faire de la prévention. Ma démarche n'aurait pas été complète sans cette rencontre, elle me tenait vraiment à cœur.

Annie-Claude Lecomte

Oser écrire

“ La joie profonde de me sentir plus moi, l'écriture y a participé. C'est un travail de reconstruction après un traumatisme. Oser écrire, c'est une chance formidable, s'autoriser le récit de sa vie, c'est un acte de liberté, un outil de tous les jours.

Anonyme

L'ACCOMPAGNEMENT À L'ÉCRITURE

À l'issue du parcours de reconnaissance et de réparation, certaines personnes expriment le besoin d'écrire leur histoire.

Au titre des démarches restauratives, l'**inirr** propose alors un accompagnement individuel par une professionnelle de l'écriture, qui guidera la personne, l'aidera à mettre au jour son témoignage, à élaborer un texte organisé.

Toutefois, il ne s'agit pas de raconter encore les violences, mais plutôt de déposer des paroles indispensables pour soi, pour ses proches, ou de témoigner de son parcours de reconstruction.

Le lien singulier et confiant entre la personne et l'accompagnatrice lui permet de choisir ce qu'elle souhaite partager et de donner forme à une expérience longtemps restée indicible.

L'écriture, qu'elle reste intime ou se donne à lire, est un acte contre le silence imposé, dicté par la nécessité, et la reprise en main du pouvoir de décider.

Je ne veux pas rester dans l'anonymat

“ Le plus dur a été de commencer l'écriture. Je ne savais pas trop par où commencer. Je craignais de ne pas y arriver. Dire est une chose, l'écrire puis se relire en est une autre. Mais une fois installé à mon bureau, mon stylo s'est posé sur le cahier que j'avais acheté pour l'occasion, et il ne s'en est pas détaché pendant les quatre heures qui ont suivi. Je raturais, je recommençais, je raturais à nouveau puis je réécrivais… J'aurais pu ne pas m'arrêter, mais mes propos devenaient trop confus et je ne parvenais même plus à me relire. Je n'arrivais pas à stopper le film. Je racontais et décrivais, image par image, scène par scène, mot pour mot… J'ai comme vomis le texte, il y avait quelque chose que je ne contrôlais pas. […]

Après des phases de réminiscences compliquées, je suis désormais plutôt dans l'apaisement. Je pense avoir fait le tour, avoir dit ce que j'avais à dire et sortis ce que j'avais à sortir. On ne peut pas changer le passé, mais on peut vivre le présent et se fabriquer un avenir meilleur.

Tout le processus proposé par l'**inirr** m'a libéré et m'a permis de m'enlever un poids. À travers mon témoignage, j'aimerais prouver à d'autres personnes victimes que les choses peuvent changer, qu'il est possible de reprendre sa vie en main. J'ai réussi à le faire, à mener ce chemin de bout en bout. […] J'aimerais que mon témoignage permette à d'autres de trouver de la force, ou serve de guide. L'essentiel, c'est qu'il puisse être utile.

Je ne veux pas rester dans l'anonymat. Cacher mon identité reviendrait à rester enfermé. Or je n'ai plus honte et je peux aujourd'hui témoigner publiquement en mon nom. Je peux dire aux gens qu'il y a des moyens de comprendre ou de dépister que quelque chose ne va pas. Je peux dire aux enfants qu'ils peuvent se libérer, qu'ils ne sont pas responsables, que personne ne va mourir s'ils parlent. Je peux dire que les violences peuvent concerner tout le monde, n'importe quelle couche de la société.

J'ai eu deux vies en une, et à 55 ans, je commence maintenant à m'apaiser.

Gil Claverin

Parler, c'est un devoir de mémoire

“ Partager mon histoire, c'est pour moi transformer le silence mort du passé en parole vivante d'aujourd'hui. C'est, maintenant que je suis adulte, pouvoir témoigner de la souffrance de l'enfant et de l'adolescent que j'ai été. C'est défier et m'affranchir de l'omerta imposée ou inspirée de la famille, de la société, du regard des autres… Parler, c'est un devoir de mémoire, envers moi-même et ceux qui m'ont abusé, et pour les générations présentes et futures. À travers mon expérience, c'est aussi pour moi donner une voix à ceux qui n'ont pu, ne peuvent encore témoigner de leur souffrance. Partager mon histoire, pour que nous prenions mieux conscience des abus, que nous puissions mieux les déceler et les prévenir, et aussi en réparer plus tôt les souffrances causées. Parler pour rendre compte de l'horreur subie pour qu'elle ne se reproduise plus, ou moins.

Anonyme

Je me détachais un peu de mon histoire

“ En cours d'hospitalisation à l'HP, un médecin m'avait conseillé d'écrire mon histoire. J'avais déjà participé à beaucoup d'ateliers d'écriture, et j'ai commencé à écrire seule ; je me suis vite dit que je n'allais pas y arriver. La difficulté était aussi dans ma légitimité : pourquoi j'écris, qui cela va intéresser ? J'ai tellement envie de faire comprendre à quel point cette souffrance des abus peut être horrible, destructrice, comment décrire la dépression… J'ai trouvé une proposition d'atelier d'écriture intitulée « fragments autobiographiques » qui m'a beaucoup aidée par les retours sur ce que j'avais écrit.

Puis il y a eu l'accompagnement de l'**inirr**, et la proposition d'un accompagnement personnalisé. Cela m'a fait beaucoup de bien, pour la proximité, la bienveillance, les encouragements à aller vers quelque chose de plus profond. Comme si je déposais quelque chose quelque part, et que je me détachais un peu de mon histoire. Cela fait partie de la réparation ! Maintenant, j'aimerais arriver au bout et en faire un livre à publier, mais il y a encore beaucoup de travail, je ne le fais lire à personne pour l'instant.

Fabienne Rémond

J'ai réintégré la communauté paroissiale

“ Vie nouvelle en incessant rééquilibre. Des décennies de vie perdue, croit-on, de vie réorientée en fait : le temps passé chaque semaine, vingt années durant, chez le psychiatre, n'y ai-je pas trouvé la compétence de l'accompagnement éducatif, la qualité d'empathie nécessaire à l'écoute des personnes fragiles ? Ah, ce vendredi de carême où, appelée à témoigner, j'ai pu me dévoiler devant l'assemblée paroissiale ! Ma reconnaissance ayant rallumé la petite flamme de ma foi, j'ai réintégré la communauté paroissiale et, de service en service, je suis aujourd'hui officiante d'obsèques. Rien ni personne ne pourra plus m'enlever la joie de me savoir sauvée !

Clotilde T.

Je n'étais plus une victime, je m'étais relevée

“ Après l'accompagnement de l'**inirr**, il m'a semblé que toute cette démarche m'aidait à me tenir debout ; j'avais le sentiment que c'était nécessaire, que cela pouvait servir à d'autres. Pour tirer le fil de tout ce qui s'était passé, mes lectures (Triste tigre de Neige Sinno, Le consentement de Vanessa Springora) ont été importantes. Elles ont fait le lien avec des articles publiés par la presse, des émissions de radio… J'ai commencé à prendre des notes. J'avais gardé contact avec ma référente, et c'est elle qui m'a dit que l'**inirr** pouvait m'aider dans l'écriture, et mis en lien avec une conseillère en écriture.

Celle-ci m'a aidé à mettre en forme, affiner. Ce n'est pas juste un alignement de faits, c'est une histoire : j'ai d'abord été sous emprise pendant dix ans, à partir de ma préadolescence. Je pensais n'arriver jamais à redire les faits ; il y a des choses que je ne peux pas écrire. Et puis je me suis rendu compte que ce n'était même pas la peine. Ce qui est important, c'est de dire les conséquences à long terme, il y en a dans tous les domaines de ma vie, avec des liens entre elles. De trouver les mots pour le dire à distance : ce n'est pas seulement mon histoire, c'est celle de beaucoup d'autres. Quand j'ai eu fini d'écrire, j'étais quand même très fière.

Puis j'ai édité trente exemplaires pour mes proches : je n'en avais jamais parlé à mes enfants. Je voulais faire passer aussi le message que je n'étais plus une victime, je m'étais relevée. En même temps, d'ailleurs, j'ai porté plainte auprès du procureur.

Ma fille m'a dit que j'étais une guerrière ! Cela m'a éclairé sur sa propre adolescence.

Quand je donne ce livre, je me livre… et je ne connais pas les réactions qu'il va susciter. Peu après, un libraire m'a contactée : il trouvait important de diffuser ce témoignage, était prêt à vendre mon livre. Puis un prêtre m'a demandé un exemplaire, il l'a fait lire à un juge d'assises qui en a voulu aussi des exemplaires, un journaliste m'a proposé de faire un article… Il y a un suivi à ce livre. Comment faire pour le mettre dans les mains de ceux qui en auraient besoin, sont sensibles à ces questions ?

Marie F.

J'ai le droit de vivre et non pas de survivre

“ Ces pages sont ma voie,
Ces pages sont ma voix.

J'ai toujours adoré écrire. À l'époque où j'ai tenté de mettre fin à mes jours, j'ai écrit énormément de poèmes qui s'en furent avec le temps. Je n'en ai aucune copie. Mais après avoir rouvert les yeux sur ce qu'avait été mon enfance, j'ai repris les feuilles et le stylo à plume. (...) Je ne promets rien d'autre que de montrer mon chemin. Pas le chemin, mais mon chemin. Il n'y a pas une thérapie. Il en existe des centaines, plus, moins, je ne sais pas. Je n'oublierai jamais ces souvenirs nauséabonds. Mais à force de travail, savoir que j'ai le droit de vivre et non pas de survivre. De dire que je vais bien, car je vais bien, et non plus le « je vais bien » de courtoisie. On a le droit de se sentir fatigué, on a le droit de crier notre désespoir. Crier, parler, écrire, libère énormément. C'est cela pour moi, être passeur de vie. C'est montrer un chemin. Celui qui nous a montré la lumière.

Si parfois il est difficile de lire mes écrits, ce n'est pas par envie de choquer. Ces actes que j'ai subis sont des plus choquants qu'ils soient. Mais pour une autre victime, elle verra dans mes écrits qu'elle a le droit de dire ce qu'on lui a fait. Je passe mes idées, je passe mon vécu, je passe ce goût pour la vie qui m'envahit.

Philippe Gomes

Porteur d'un projet partagé en Église

“ J'ai été reconnu « victime de violences sexuelles », alors que j'avais 12-13 ans, dans le bureau d'un prêtre, préfet de discipline et aumônier de groupe scout. C'était il y a près de soixante ans ! Ayant reçu une « réparation financière » par l'**inirr**, j'ai souhaité en affecter une partie à la réalisation d'un chemin de croix pour ma paroisse. Un chemin de croix et d'espérance. Une manière pour moi « d'unir symboliquement le récit de la Passion et les souffrances des personnes victimes » (lettre de l'**inirr**) au-delà de mon propre cas. Ce projet m'accompagne depuis plusieurs années et a été souvent évoqué lors de mes rencontres avec ma référente **inirr**, avec mon thérapeute ou avec mon accompagnateur spirituel. La démarche m'aide à passer du statut de « personne victime » à celui de « témoin ». Elle est pour moi un élément essentiel de la démarche de justice restaurative mise en œuvre avec l'**inirr**, car porteur d'un projet partagé en Église. Elle représente une forme de « résurrection » aussi, car ce fut pour moi, après l'annonce des agissements de mon ancien évêque, en octobre 2022, la levée brutale de mon amnésie traumatique – amnésie qui m'avait si bien protégé pendant cinquante-cinq ans.

Ce projet : *Chemin de croix, chemin d'espérance**, a été mené avec sœur Mercedes, bénédictine de l'abbaye Sainte-Scholastique à Dourgne (Tarn), dont je connaissais le travail en terre chamottée cuite et polychromée.

Chemin de foi, il est une expression du kérygme, le cœur de notre foi : « Jésus Christ, fils de Dieu, est mort crucifié pour nos péchés, il est ressuscité et nous invite à le suivre. » Des enfants y sont présents, tristes ou en pleurs, accompagnant Jésus portant sa croix, cherchant la protection des femmes. Mais aussi des enfants heureux, avec le sourire ou jouant de la musique, lorsqu'ils rencontrent Jésus ressuscité. C'est une manière de témoigner de parcours possibles de parole, de résilience et de reconstruction.

François F., diacre

** Cf. annexes.*

« Le collectif informel des victimes que nous formons. »

L'écoute de mon référent a changé ma vie

“ J'ai toujours en tête le déclic ressenti lorsque j'ai vu ce reportage télévisé sur le témoignage de deux personnes, victimes d'agressions sexuelles, qui appelaient les autres victimes à parler de ce qui leur était arrivé.

Cela m'a fait réfléchir, je me suis décidé à raconter mon histoire à ma compagne et de là ma démarche a débuté : dépôt de plainte, qui n'a pas abouti du fait du décès de mon agresseur, l'envoi à l'évêché d'un courrier relatant les faits, qui est resté sans réponse.

À l'époque, lorsque cela s'est su, le prêtre a été muté, mais en ce qui me concerne, aucun responsable ne s'est occupé de moi… et j'ai été viré à la rentrée suivante !

J'ai contacté l'**inirr**, et cela a tout changé. Très vite j'ai pu me confier à un référent très professionnel, qui m'a proposé de renouveler un contact avec l'évêché : j'ai pu rencontrer le nouvel évêque du diocèse, accompagné par un membre de l'**inirr**. Il m'a proposé de lancer une recherche d'éventuelles autres victimes ; j'étais persuadé qu'il y en avait car une photo d'enfant était sur son bureau et il dirigeait une chorale composée d'enfants en majorité.

Je n'ai pas eu les mêmes mots avec l'évêque qu'avec mon référent, je n'ai pas ressenti la même confiance.

Quelques jours plus tard, j'ai reçu de sa part le texte publié dans les diocèses où l'agresseur était passé pour diriger de nouveau d'autres chorales.

Ce texte a été vu dans la presse locale car mon fils me l'a fait remarquer, sachant que j'avais fréquenté ce collège. Je ne lui ai pas répondu.

Après plus de cinquante années passées à ressasser ces faits horribles, je souhaite que d'autres victimes puissent enfin libérer leur parole. L'écoute de mon référent a changé ma vie, les fantômes nocturnes ont disparu.

Guy

Pour graver dans le marbre notre histoire

“ Pour graver dans le marbre notre histoire, et celle de toutes celles et ceux qui n’ont pas pu parler, une plaque a été apposée au lycée Charles-de-Foucauld de Brest. C’était important pour nous, quand nous nous sommes rencontrés, d’en parler, de s’entendre confirmer que nous n’étions pas, chacun, la seule victime.

Seul, aucun de nous n’aurait été capable d’aller au bout de cette « aventure réparatrice ». C’est là que l’**inirr** a joué son rôle, il fallait amender le texte, sans doute un peu revanchard, les échanges ont été tendus entre les responsables de l’enseignement catholique, de l’établissement, d’une part et nous, avec nos référents. En lien avec l’évêché, l’équipe de l’**inirr** a contribué à ce que l’esprit du texte initial soit respecté, que les termes de violences sexuelles et de culture du silence empêchant la dénonciation soient inscrits.

Quelle reconnaissance ! Un responsable de l’enseignement catholique nous a confié que nos témoignages l’avaient fait grandir, et l’évêque nous a demandé pardon au nom de l’Église. Comment aurions-nous pu imaginer cela il y a quarante ou cinquante ans ? Unanimement, nous pouvons affirmer que nous avons changé de camp, nous avons rendu notre honte, notre culpabilité à l’agresseur. Nous étions salis, brisés, nous sommes reconnus, soutenus, félicités pour notre courage. Bien sûr il reste du chemin, mais nous sommes passés du silence à la parole, une bien belle sensation de libération !

Philippe Abguillerm, Jean-Yves Guéguen et Gérard Bian

LE TEXTE INSCRIT SUR LA PLAQUE

Dans cet établissement, durant la période 1960-1980, deux prêtres ont commis des agressions sexuelles contre des enfants qui leur étaient confiés.

La culture du silence de l’époque a empêché la dénonciation.

D’autres prêtres, au contraire, ont contribué à faire grandir les enfants.

Parce que nous luttons contre ce silence et cette impunité, nous, Église, prêtres, communauté éducative, nous nous engageons auprès des enfants qui nous sont confiés à toujours les protéger, rester vigilant et à les soutenir.

Justice a été faite, la vérité a été proclamée

“ Je l’avais demandé, dans le cadre des démarches restauratives de l’**inirr**, en même temps qu’une autre victime. C’était extrêmement important pour moi, avec deux objectifs : que la vérité soit faite sur ce qu’il s’était passé, avec précision et sans édulcoration des mots. Comme dans un procès public, qui aurait eu lieu si notre prédateur n’était pas décédé avant la révélation des faits. Et en deuxième lieu, pour que toutes les victimes qui en ont besoin, puissent être accompagnées. Il s’est attaqué à des enfants très jeunes, avant la puberté, et il y a donc du brouillard dans les souvenirs de nombreuses victimes : « Est-ce que cela m’est vraiment arrivé ? » ; beaucoup ont développé des amnésies pour se protéger. Moi-même j’avais cinq ans et demi quand il m’a violé pour la première fois, et pendant vingt ans j’ai multiplié les psychothérapies pour des problèmes comportementaux qui en étaient les conséquences, sans comprendre d’où ils venaient. Le voile s’est levé lorsque j’avais 57 ans. Un souvenir aussi gigantesque, c’est très perturbant ; il m’a fallu me convaincre moi-même.

Il y a eu la proclamation de la vérité, avec plusieurs témoignages dont le mien, puis la demande de pardon de l’évêque, ce qui pour moi était secondaire. Ce qui m’importe, c’est la non-dénonciation du mal ; l’escamotage du combat contre le Mal avec un grand M. Ensuite, une plaque a été posée, qui rappelle les faits et renvoie à nos témoignages.

Dans le collectif informel des victimes que nous formons, il y a des sensibilités différentes, avec parfois beaucoup de colère, et il est bien difficile de parvenir à un consensus. Sommes-nous parvenus au moins à éviter d’être agressifs ? Je ne sais pas. Je suis désolé pour ceux qui étaient opposés à cette cérémonie, et n’ont pas pu y trouver de l’apaisement.

Mais de fait, l’objectif est rempli puisque de nouvelles victimes se sont signalées depuis. Nous ne pouvons pas les soigner, mais nous pouvons transmettre notre expérience, et les modes opératoires du prédateur. Cela valait le coup, même pour une seule. Il y a ceux qui disaient « Ce n’est pas possible, pas lui … » et qui sont venus écouter.

À titre personnel, j’ai le sentiment que justice a été faite, la vérité a été proclamée. Et cette cérémonie m’a permis de reconnaître publiquement tout ce que je devais à ma femme : elle a dû vivre avec un homme cassé ; ainsi qu’à ma famille, victimes collatérales. Il n’y a pas de guérison sans vérité, mais il n’y a pas de vérité sans souffrance. Il n’y a pas de résurrection sans croix.

Michel

Pour avancer avec l'Église vers la vérité

« J'ai trouvé cette cérémonie très belle et pleine d'espérance, vraiment un baume sur mes blessures. Avec des moments très forts, comme celui où les prêtres en violet se sont agenouillés pour demander pardon, ou les bougies que nous avons apportées à l'offertoire. Beaucoup de gens sont venus me remercier, je peux désormais en parler avec des amis à qui je n'avais jamais rien dit ; l'évêque lui-même a évolué, il est venu me voir en me regardant dans les yeux pour la première fois. Pour nous, qui nous sentions comme les moutons noirs de l'Église, nous étions là avec les autres, légitimes ; avoir retrouvé une place nous permet de nous reconstruire.

Après, quand on me demandait « ça va ? » je répondais oui, oui, mais j'ai pleuré pendant trois jours, et mon corps a lâché d'un coup, toute cette énergie dépensée… Cette cérémonie est une étape importante, comme la première fois où j'ai parlé. Je ne pourrai jamais tourner cette page, ou plutôt si je la tourne il en reste beaucoup d'autres à écrire pour avancer avec l'Église vers la vérité.

Claire M.

La force du collectif et la confiance réciproque

« À travers ce collectif d'aide et de soutien aux victimes, les adhérents échangent des informations sur tout ce qui touche au sujet. Mais surtout chacun peut y exprimer sans filtre sa douleur, sa colère, ses réactions, son exaspération, et trouver une écoute, des encouragements. La force du collectif est la confiance réciproque car on a (presque) tous souffert des mêmes traumatismes. L'expérience des autres éclaire la sienne propre ; on y travaille ensemble à obtenir une confrontation, une reconnaissance, un pardon ecclésial, une visibilité, ce qui soude les membres. On y réfléchit aussi sur l'Espérance et on célèbre telle ou telle avancée de l'un, de l'autre, laquelle, généralement le propulse plus avant dans l'engagement. L'accueil des collectifs varie selon les diocèses et les institutions. Leur véhémence, proportionnelle aux souffrances et frustrations infligées, suscite parfois la défiance ou même l'hostilité : on les accuse de harcèlement (courriers intempestifs) et parfois même de toxicité (enfermement dans le morbide, mais la faute à qui ?). Certains, fragiles, s'en protègent. J'ai choisi d'y jouer ma partition.

Clotilde T.

SE RASSEMBLER EN COLLECTIF

Lorsque plusieurs personnes ont subi des violences dans un même lieu ou par un même auteur, il arrive qu'elles ressentent le besoin de se connaître et de se rencontrer. Ce désir émerge souvent au cours du parcours avec l'**inirr**.

Lorsque les personnes le souhaitent, l'**inirr** peut faciliter une première prise de contact ou une rencontre entre deux personnes victimes.

Elle peut également accompagner la naissance d'un collectif et apporter un appui à celles et ceux qui souhaitent mener ensemble une démarche mémorielle, un témoignage commun ou une action de prévention.

À l'**inirr**, nous constatons que ces rencontres permettent souvent de sortir de l'isolement. Elles offrent un espace où chacun peut se sentir compris par des personnes qui ont traversé une histoire semblable et retrouver confiance dans son propre vécu.

Pour certaines personnes, cette expérience marque un nouveau pas dans leur parcours. Ensemble, elles peuvent témoigner, transmettre, contribuer à la mémoire ou participer à des actions de prévention. Ce passage d'une reconnaissance personnelle à une action collective permet souvent de retrouver une capacité d'agir et de transformer une expérience douloureuse en une ressource au service des autres.

Nous sommes, en fin de compte, une fraternité

“ Organiser des moments de témoignages, cela permet de voir des personnes victimes déjà connues, ou d'en rencontrer d'autres qui viennent. Cela nous conforte, nous aide à faire passer l'idée que nous ne sommes pas seuls. Cela nous permet de parler de nos reconstructions, toutes différentes. Nous encourager à continuer sur nos chemins, à nous soutenir dans les moments durs. À trouver du courage pour aider les autres à ouvrir leur parole. En conclusion, se serrer les coudes et savoir que nous sommes, en fin de compte, une fraternité.

Jacques Hoffner

Créer un groupe de parole

“ J'ai demandé déjà plusieurs fois sans succès à mon diocèse de créer un groupe de parole entre personnes victimes. Un peu sur le modèle des narcotiques anonymes : ce n'est pas la même chose de se confier à un psy, et à quelqu'un qui vit la même chose que soi. Et puis on a besoin de soutien, à chaque fois qu'il y a une nouvelle affaire, tout remonte… Je suppose que cela n'intéresse pas l'Église de mettre en lien des personnes victimes entre elles.

Marc H.

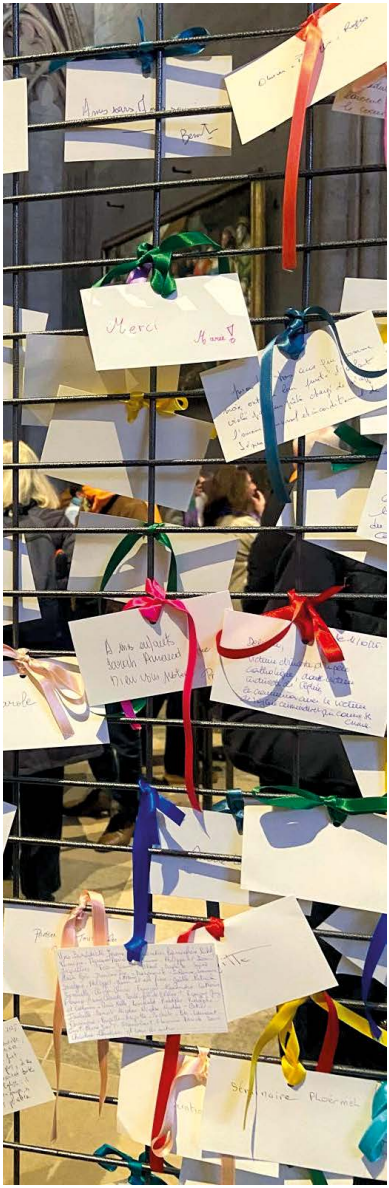
Avec un ruban, un prénom, une pensée, on rend visible l'invisible.

“ Pour la troisième année, nous avons proposé la démarche des « rubans contre l'oubli » à la cathédrale d'Orléans, à l'occasion de la journée de prière pour les personnes victimes d'agressions sexuelles au sein de l'Église catholique. Avec un ruban, un prénom, une pensée, on rend visible l'invisible.

Les rubans sont accrochés à des grilles à l'intérieur de la cathédrale, ou sous le narthex pour certaines personnes qui ne peuvent plus entrer dans une église. Les rencontres autour de ces rubans sont variées et le plus souvent profondes. Des personnes d'autres religions ou connaissant des situations d'agressions dans leurs familles demandent si elles peuvent aussi déposer un ruban. Bien sûr, c'est possible, cela élargit le cœur et rejoint plus largement tellement de personnes concernées : le silence continue ainsi de se briser.

Nous avons proposé à la paroisse protestante toute proche de participer avec nous à cette démarche. Une douzaine de personnes protestantes ont marché du temple à la cathédrale et nous avons prié un moment ensemble, les uns et les autres déposant des rubans. Un jeune Africain m'a dit : « Quand un membre du corps souffre, les autres membres du corps souffrent aussi. » J'ai été vraiment bouleversée ! Les choses simples et concrètes en disent souvent plus que de longs discours. C'est cela la mémoire vive, qui nous rappelle ce passage possible de la mort à la vie !

Véronique Garnier



Les Voix libérées : cette dimension humaine et solidaire est l'une de nos raisons d'être

“ Ce collectif existe depuis toujours de fait, puisqu'il est constitué des Petits chanteurs de Touraine, confrontés aux révélations d'agressions sexuelles et abus commis par l'abbé Tartu, des années 1960 jusqu'en 2000, lequel occupait une place centrale au sein de la manécanterie : recrutement, direction musicale, accompagnement spirituel, organisation, relations, finances, soins médicaux...

Mille enfants, environ de 8 à 18 ans, y ont appartenu, et beaucoup se connaissent encore. Tous ne sont pas victimes, car le directeur s'attaquait aux plus vulnérables. Quand j'ai lu dans la presse locale le premier témoignage, j'ai appelé des copains pour le soutenir. Et puis des enfants des années 2000 ont raconté les mêmes faits : malgré les différences de générations, tous ont vécu les mêmes choses. Une camaraderie existait déjà, une solidarité s'est développée, des liens indestructibles se sont créés, de l'ordre de liens familiaux. Cela nous donne de la force et des moyens d'action, avec parmi nous des compétences très diverses. Puis nous avons créé une association juridiquement constituée : **les Voix libérées de Touraine**, qui comprend d'anciens petits chanteurs, et aussi tous ceux qui se sont mobilisés avec eux. Je suis le coordonnateur, sans avoir été victime moi-même : nous portons la parole de celles qui souhaitent s'exprimer à travers notre collectif, et pouvons aider aussi d'autres collectifs.

Notre premier objectif était de déposer plainte au pénal ; sept plaintes ont pu être enregistrées, qui ont été classées sans suite du fait de la prescription. De même auprès du tribunal canonique, avec une condamnation. Voix libérées est aussi un lieu de soutien entre pairs, de compréhension mutuelle sans jugement, d'entraide, d'accompagnement dans les démarches personnelles, judiciaires ou de réparation. Car les violences subies dans l'enfance continuent aujourd'hui d'avoir des conséquences parfois plusieurs décennies après les faits, d'ordre psychologique et médical. Cette dimension humaine et solidaire est l'une de nos raisons d'être ; et c'est ainsi que nous sommes entrés en contact avec l'**inirr**. Notre volonté aujourd'hui est de transformer une histoire douloureuse en action positive, ne plus seulement dénoncer mais aussi construire.

Nous privilégions les démarches collectives, qui nous permettent d'être plus forts et plus sereins. Nous avons toujours voulu dialoguer avec le diocèse, même si parfois il y a eu des incompréhensions et des tensions. Nous cherchons à initier des relations plus horizontales, plus conviviales, par exemple en déjeunant ensemble. Ensemble, nous avons mené l'organisation d'une conférence de presse pour expliquer la condamnation de l'agresseur, d'une messe mémorielle, la pose d'une plaque dans la basilique Saint-Martin de Tours. Chaque terme de celle-ci a fait l'objet de beaucoup d'échanges pour parvenir à un texte commun, avec l'aide de l'**inirr**. Un QR code y a été ajouté, qui renvoie à notre site, sans cesse réactualisé.

Au-delà du travail de mémoire et de soutien aux victimes, Voix libérées participe aujourd'hui aux réflexions sur la prévention des violences sexuelles et à la sensibilisation des communautés chrétiennes. Le collectif travaille notamment avec le pôle d'accompagnement diocésain et intervient régulièrement pour témoigner de l'expérience des victimes et promouvoir une culture de vigilance et de protection des mineurs. Il est un partenaire reconnu dans la prévention et l'accompagnement.

Nous chantons ensemble, par exemple nous avons participé au moment spirituel organisé à Notre-Dame de Paris. Nous organisons la projection de films sur le sujet, la formation dans les chorales. Nous avons aussi décidé de réaliser des podcasts hebdomadaires pour, sans être sentencieux, traiter de l'actualité, relever la réflexion, faire émerger des pistes de réflexion. Nous avons signé une convention avec les archives départementales, pour garder la mémoire des faits, en rassemblant tous nos souvenirs de photos, carnets de voyages, programmes, affiches, disques… Un livre est aussi en projet, et nous avons le désir d'aller à Rome voir le pape, et chanter devant lui !

Christian Gueritauld, coordonnateur du collectif Voix libérées

10 OCTOBRE 2025, HALTE FRATERNELLE À NOTRE-DAME DE PARIS

Plusieurs personnes accompagnées par l'**inirr** avaient exprimé le souhait de vivre un temps spirituel et fraternel dans la cathédrale Notre-Dame de Paris. À l'occasion de sa réouverture, l'**inirr** a souhaité donner corps à ce projet. La symbolique de la reconstruction de la cathédrale faisait écho, pour beaucoup, au chemin de relèvement des personnes victimes.

Préparée avec des personnes victimes, avec le soutien de la CRR, du diocèse de Paris et de la cathédrale Notre-Dame, cette halte fraternelle s'est tenue le 10 octobre 2025. Plus de trois cents personnes y ont participé. La journée a été ponctuée de temps de rencontre, d'échange, de témoignages, de silence, de musique et de méditation. Sans être une célébration religieuse, elle a offert un espace profondément humain, où chacun pouvait trouver sa place.

Les proches étaient également invités. Beaucoup ont dit combien leur présence avait compté : être associés à ce moment leur permettait d'accompagner autrement le parcours de reconstruction d'un conjoint, d'un enfant, d'un parent ou d'un ami.

À l'**inirr**, nous avons été témoins de l'importance de cette journée. Pour beaucoup, elle a permis de sortir de l'isolement, de renforcer les liens avec leurs proches et d'autres personnes victimes, et de faire l'expérience que le chemin de reconstruction peut aussi se vivre avec d'autres, dans une relation de confiance, de fraternité et d'espérance.

Nous sommes les disciples du verbe

« Il faudrait que les homélies soient empreintes de cette vulnérabilité. Cette demande de pardon était importante pour moi, la parole est toujours importante, nous sommes les disciples du Verbe. J'ai été très touchée par le rassemblement des victimes et leur famille à Notre-Dame de Paris, c'était extraordinaire, la première fois que victimes et familles se retrouvaient. Ça m'a fait un bien fou, j'ai pleuré, on pleurait tous, on se sentait dans la même expérience, ça m'a beaucoup aidée. Merci à l'**inirr** !

Marie-Noëlle P.

C'était extraordinaire, la première fois que victimes et familles se retrouvaient

“ Participer à cet événement n'a pas été une décision facile. Mon épouse m'a proposé de m'accompagner afin que je ne me sente pas seul. J'ai rencontré des personnes chaleureuses, dans leurs voix résonnait la joie de nous accueillir, cette première étape fut donc très bénéfique pour me rassurer. J'ai apprécié l'idée de se retrouver d'abord à Saint-Merry pour prendre un petit déjeuner, qui permettait de se mettre dans l'ambiance… Tout avait été pensé dans les moindres détails, chaque mot avait été choisi afin qu'aucun d'entre nous ne se sente mal à l'aise. Tout ce qui a été proposé avait son importance, les petits cartons avec un ruban coloré, les tesselles à graver, sans oublier bien sûr les témoignages… Tout ce dispositif m'a permis de me sentir en sécurité et serein pendant ce moment intense.

Bernard Agnès

On se dirige vers Notre-Dame

“ Une immense colonne d'écharpes blanches
C'est trop émouvant tous ces gens.
Tous ces gens, cabossés comme je le suis […]
Je ne peux retenir mes larmes,
On se dirige vers Notre-Dame.
Imaginez, trois cents personnes.
Toutes sur le même radeau […]
Une immense colonne d'écharpes blanches,
d'écharpes orange.
On se sent bien. Je me sens bien […]
Notre-Dame est magnifique.
Je suis assise près de l'allée.
Je ne veux pas être enfermée […]
Une jeune femme, compagnon peintre,
nous parle de son travail de restauration.
De ces heures passées ici qui accompagnent
nos années de galère,
Elle témoigne du chemin parcouru à tout rebâtir.
Serions-nous des compagnons de cathédrale
Ou des compagnons d'infortune ?
Une harpe, un accordéon, une chorale […]
Guillaume, un autre cabossé prend la parole.
Tout en l'écoutant, je pense à nos filles.
Je ressens le besoin très vif de leur parler.
De leur dire ma vérité.
De partager mon « secret »
Je dois leur dire que ce voyage
à Paris n'est pas un hasard.
J'ai encore et toujours les yeux embués […]
Je me dis que grâce à leur seule force,
des gens du monde entier ont aidé à rebâtir,
À remettre en route cette cathédrale.
Ce bout de vitrail. Cette peinture. Cette ogive.
Ça me donne foi dans l'être humain.
La harpe coule ses sons de cascade
Tout au long de la nef.

Hélène (extraits)

Anne-Laure Henri

Merci la Vie de m'avoir toujours soutenu pour ne pas en finir d'Elle.

Denis Toujours silencieux

Pour celles qui luttent, pour celles qui n'ont pas survécu, pour celles et ceux qui répondent : « Moi Aussi » : Justice et Reconnaissance.

Que chaque parole puisse être entendue
Que chaque être puisse se libérer
du joug de la violence
Que chaque oreille puisse s'ouvrir
à l'impensable
Que chaque cœur puisse accueillir

Bénédicte
Marie Cécile
Stéphane Michel
Sophie

Pour toi, qui que tu sois,
car je sais que tu existes
encore emmurée dans
ton silence.

Bruno Klein

VI.

“Être debout !

M'extraire de cette situation de victime

“ Suite au décès de ma mère, j'ai saisi l'opportunité d'effectuer les démarches pour m'extraire de cette situation de victime. Pour moi, c'est un mot complexe : c'est essentiel que les personnes ayant subi des violences, des abus, une emprise se considèrent comme victimes : elles ne sont pas coupables, leur histoire fait qu'elles ont rencontré des bourreaux.

Ce comportement, cet état, peut se prolonger à travers des choix ou des non-choix qui empêchent de se reconstruire et la vie de reprendre le dessus.

Paradoxalement, il arrive un moment où ce mot ne correspond plus : je ne veux surtout plus me considérer que comme victime ; à partir du moment où je fais les démarches pour être debout, je n'en veux plus.

Marie F.

« IL Y A UN AVANT ET UN APRÈS L'INIRR : JE VEUX VIVRE DANS L'INSTANT, RETROUVER LA SÉRÉNITÉ. JE VEUX RENDRE À LA SOCIÉTÉ, JE VEUX ÊTRE TÉMOIN. »

Jacques G.

Elle a encore beaucoup de choses à vivre

“ Ce traumatisme était littéralement sa vie, le reste était en retrait. M. n'aura jamais l'occasion de se confronter et de triompher de son agresseur lors d'un procès en justice. Avoir pu entreprendre et mener cette démarche de reconnaissance des victimes auprès de l'**inirr** lui permet aujourd'hui d'avancer dans l'acceptation et le deuil de ce traumatisme. Elle a encore beaucoup de choses à vivre, c'est je pense une grande étape franchie pour elle, je prends ma part et j'en suis fier.

L'époux d'une personne victime

J'ai appris à prendre soin de moi et de ma vie

“ Ma vie témoigne. À ceux qui disent que je m'en suis bien sorti, ce qu'une personne de la commission diocésaine chargée de m'auditionner a eu l'outrance de me dire, j'ai une demande, je voudrais leur demander de bien considérer ce parcours et de faire acte de contrition. Je ne parle pas qu'en mon nom, je pense à tous ceux qui ne sont pas là, décédés ou démolis, (oui) il faut que les choses changent et elles ne changeront que s'il y a des vraies prises de conscience. C'est toute la société qui doit se réformer et évoluer pour plus d'humanité. Aujourd'hui malgré les épreuves – j'ai perdu mon épouse en 2020 – mon cœur va mieux et je vis plus sereinement. Tout ce que j'ai entrepris a contribué à ce mieux vivre. L'engagement, la thérapie, l'écriture, j'ai appris à prendre soin de moi et de ma vie.

Francis M.

C'est moi-même qui change le regard sur moi

“ Le passage du néant à celui de l'existence. Peu importe, à ce moment, le montant de l'indemnisation. En fait, c'est moi-même qui change le regard sur moi, et je me demande à travers quels actes il m'est possible d'exprimer cela. « C'est le véritable but de cette commission », me dit la secrétaire de cette instance à laquelle j'exprimais mon constat.

Marie F.

Oui, cela en vaut vraiment la peine

“ Pourquoi donc chercher une aide, une réparation dans ce cadre-ci, alors que ça aurait dû se faire dans un tribunal de la République ? J'ai, comme vous peut-être, attendu un certain temps avant d'engager une énième procédure (dans mon cas, la 3e démarche depuis mes 18 ans pour signaler mon bourreau et obtenir justice) en m'adressant à l'**inirr**. Je me demandais si ça en valait la peine. Je vous le dis solennellement : OUI, cela en vaut vraiment la peine.

Frédéric

Le cadeau de la confiance

“ La vie me donne de beaux messages, et je me sens chaque jour plus solide, plus ajustée.
Il y a quelques jours, marchant le long de la rivière près de chez moi, je suis passée près d'une famille, dont la petite fille pleurait fort : elle avait pris peur à l'approche de deux cygnes sur la berge. Cette enfant, qui ne m'avait jamais vue, s'est spontanément tournée vers moi les bras tendus pour chercher du réconfort. En prenant cette petite contre moi pour la rassurer, j'ai réalisé le cadeau de la confiance qu'elle m'offrait. Cette petite scène n'aurait pas pu se dérouler auparavant. Cette question de la confiance envers les adultes (ou plutôt son absence) et du malaise que déclenche le contact physique sont pour moi des enjeux cruciaux, ainsi que j'ai pu l'exprimer longuement en entretien. Mais voilà, on dirait qu'il y a de la place pour cela en moi à présent. Et que les autres le perçoivent.

Les faits, tels qu'ils se sont déroulés, ne s'effaceront pas. Leurs conséquences non plus. La seule chose sur laquelle nous ayons prise, en tant qu'être humain, c'est la manière dont nous vivons les événements, dont nous les relisons, la place que nous leur laissons prendre dans notre présent. […]
Ce mot de « reconnaissance », mot-valise s'il en est, a toute sa place.
À la lecture du courrier de la présidente de l'**inirr**, c'est le mot de « justice » qui m'est venu ».

Danièle

Pour regarder au-delà

“ Ce qui s'est passé est un scandale inacceptable. Mon agresseur est mort, je ne pourrais jamais l'affronter, lui demander justice. La démarche auprès de l'**inirr** me permet d'accepter cela, d'en faire le deuil. De franchir une étape pour regarder au-delà.

Fabienne Rémond

C’est de cette Église-là dont notre société a besoin

“ Ces dernières décennies, l’Église, mon Église, allait mal : pratique dominicale effondrée, séminaires vides, divisions liturgiques… Comment ne pas y voir les mauvais fruits de son incapacité à dénoncer le mal, incapacité à sanctionner les prédateurs mais aussi à tenter de les sortir de leur perversité, et finalement incapacité à défendre les petits ?

Je n’ai cessé de marteler que Houard et les autres prédateurs n’ont pas seulement abîmé les victimes et leurs proches mais bien la communauté ecclésiale, corps du Christ, dans son ensemble : « Ce que vous faites au plus petits d’entre les miens, c’est à moi que vous le faites. » Oui, le Christ a été violé en même temps que moi, que nous !

Depuis quelque temps, l’espoir renaît dans l’Église par les nombreux baptêmes d’adultes constatés de manière quasi inexplicable. Permettez-moi d’y voir le bon fruit de la vérité enfin proclamée sur cette part d’ombre abominable qu’a constituée la pédocriminalité. L’Église est faite pour proclamer la Vérité, pas pour cacher les turpitudes des hommes d’Église ou des chrétiens sous le tapis. Elle est faite aussi pour montrer un exemple à la société. Alors, je le dis ici avec force : alors que la pédocriminalité est par son ampleur dans la société tout entière un problème de santé publique, quelle est l’institution qui a fait mieux, ou moins mal, que l’Église pour la combattre ?

Oh ! L’Église a encore bien des progrès à faire et vous pouvez compter sur moi pour garder les yeux grands ouverts et lui dire. Lui dire, par exemple, que remplacer l’**inirr** par le dispositif Renaître sans concertation avec les victimes n’est pas une bonne idée. Mais à l’époque du dossier Epstein, des crimes commis dans le périscolaire à Paris, du procès en appel Le Scouarnec, que font le monde de la culture, de la santé, l’Éducation nationale, les clubs sportifs pour protéger les enfants ?

Puisse la cérémonie d’aujourd’hui être une étape dans la guérison de toutes les victimes et le terreau sur lequel pourra refleurir une Église, régénérée par la vérité proclamée. C’est de cette Église-là dont notre société a besoin.

Extraits du témoignage de Michel lors d’une cérémonie mémorielle (Angers, 30 mai 2026)

ANNEXES

Les illustrations de ce recueil sont l'œuvre de Bruno Klein, artiste-peintre installé à Petit-Réderching (Moselle). Il peut être contacté à l'adresse suivante : brunoklein57@orange.fr

Le compte rendu de la journée du 10 octobre 2025 à Notre-Dame de Paris est accessible sur le site internet de l'**inirr** : https://www.inirr.fr/retour-sur-le-temps-spirituel-a-notre-dame-de-paris/

Au fil du recueil, vous avez pu découvrir certains messages écrits durant la journée organisée à Notre-Dame de Paris, le 10 octobre 2025. L'ensemble de ces messages est disponible sur le site internet de l'**inirr** : https://www.inirr.fr/rubans-contre-loubli/. Vous pourrez également y découvrir d'autres témoignages de personnes victimes accompagnées par l'instance.

Chemin de croix, chemin d'espérance, chemin de croix évoqué dans le cadre d'un témoignage d'une personne accompagnée par l'**inirr**, est visible sur les murs de l'église Sainte-Marguerite, 25 avenue de la République à Fontenay-sous-Bois (Val-de-Marne). L'église est ouverte tous les jours.

Son auteur le décrit ainsi : « *Chemin de croix, chemin d'espérance* est une "bande dessinée" du Triduum Pascal, une seule célébration sur trois jours, en 18 stations : le lavement des pieds, le dernier repas de Jésus, les quatorze scènes de la Passion – au plus près de l'Évangile – jusqu'à la résurrection, annoncée aux femmes et aux enfants, en terminant par la rencontre des disciples d'Emmaüs avec le Ressuscité, qui retournent à Jérusalem témoigner de leur rencontre. »

À partir du chemin de croix de saint Jean-Paul II (mars 1991), *Chemin de croix, chemin d'espérance* qui met en scène les textes de l'Évangile de la Passion, essentiellement de l'Évangile selon saint Matthieu (Mt 27 et 28), complétés par l'Évangile selon saint Luc (stations 11, 13 et 18) ou l'Évangile selon saint Jean (stations 1 et 14).

Directrice de la publication : Marie Derain de Vaucresson Coordination rédactionnelle : Guillemette Mounier
Rédacteurs : personnes victimes accompagnées et les membres de l'inirr

Une de couverture et ouvertures de chapitre : peintures de Bruno Klein (photos réalisées par Emmanuel Cauchois) Photo page 71 : Xavier Sarrat / Inirr

Fabrication : Emmanuel Cauchois (Le Style de l'ours) Maquette : Émilie Caro (EI)

Imprimé par Sipap, sur papier 100 % PEFC Dépôt légal : septembre 2026

inirr

instance nationale
indépendante
de **reconnaissance** et de **réparation**